



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

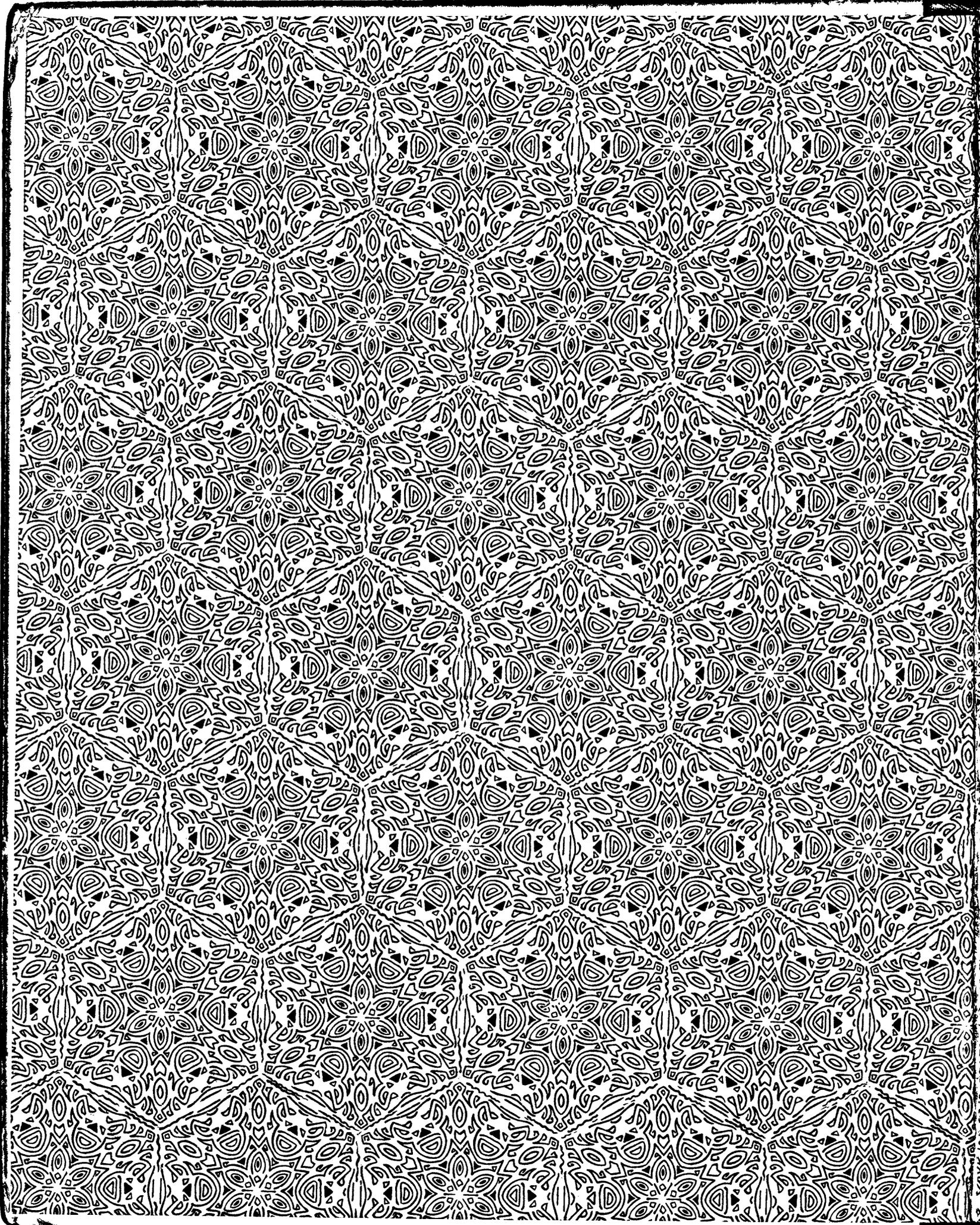
SOURCE DES IMAGES

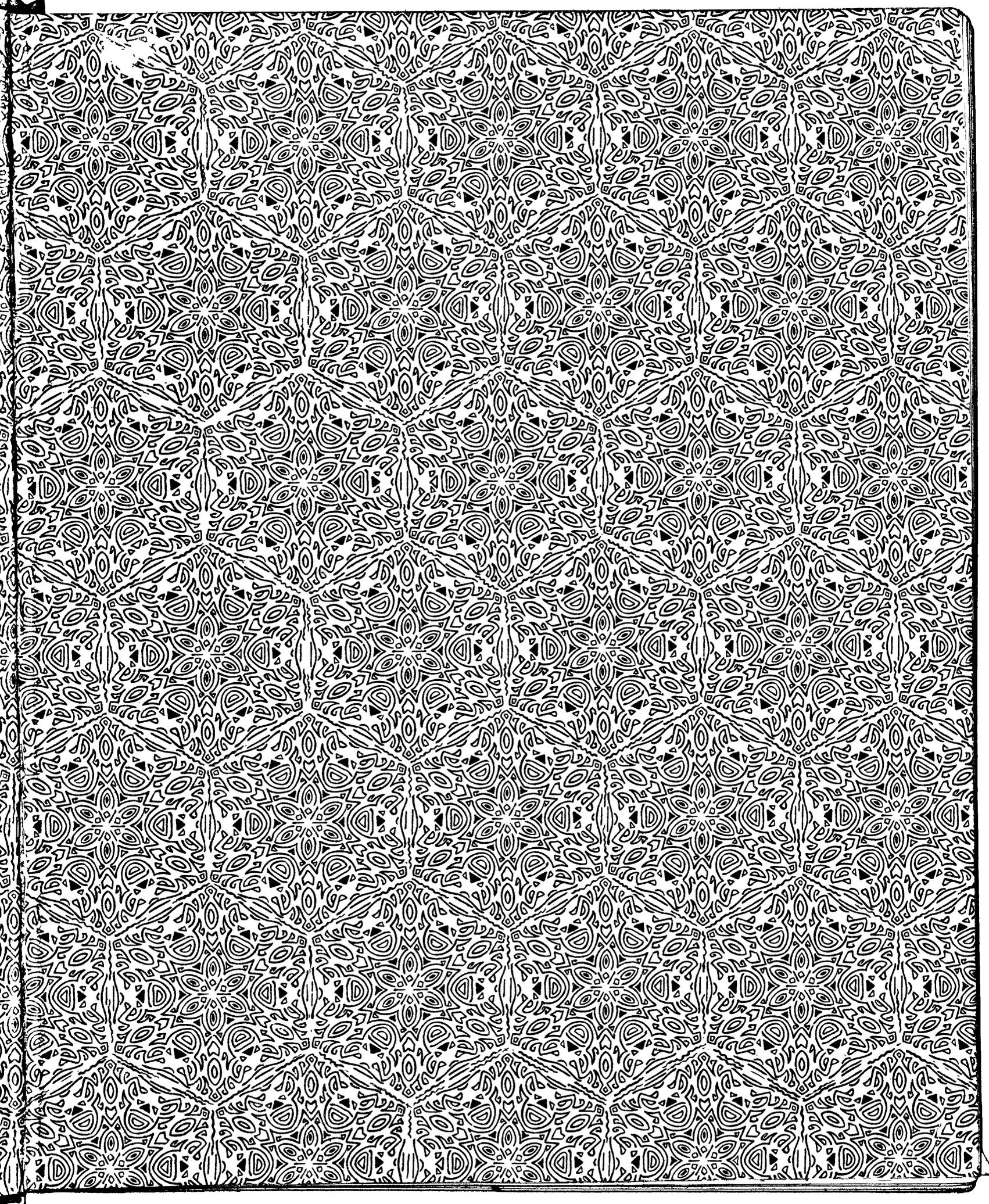
Bibliothèque nationale de France (BnF)

Les Mille et Une Nuits

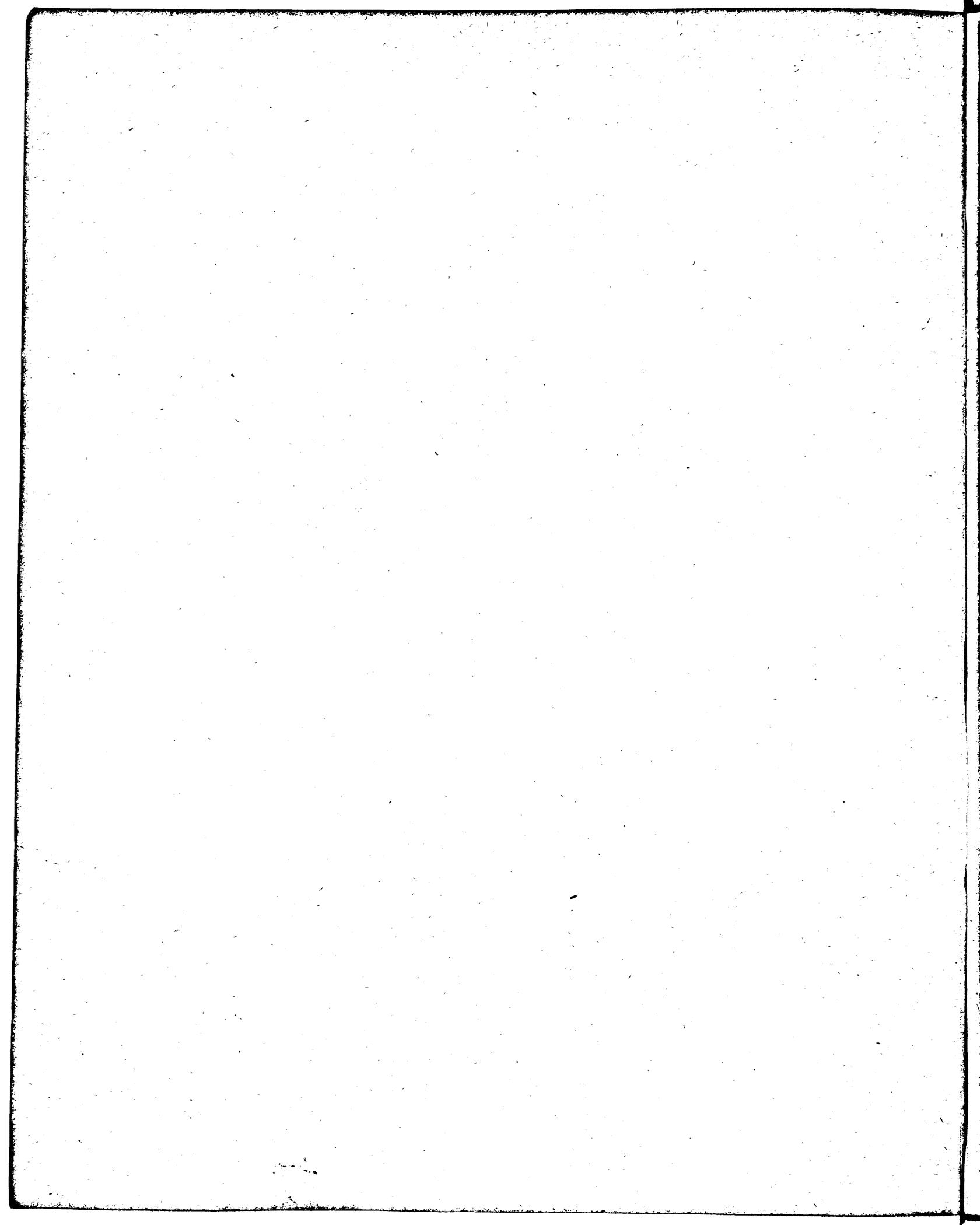


Arabic





Nombreuses illustrations
de Robidet -
ouvrage - tel.



Les Mille et Une Nuits

N° 1803
ex. 1

Seq. 603908

LES
MILLE ET UNE NUITS

Contes Arabes

illustrés par

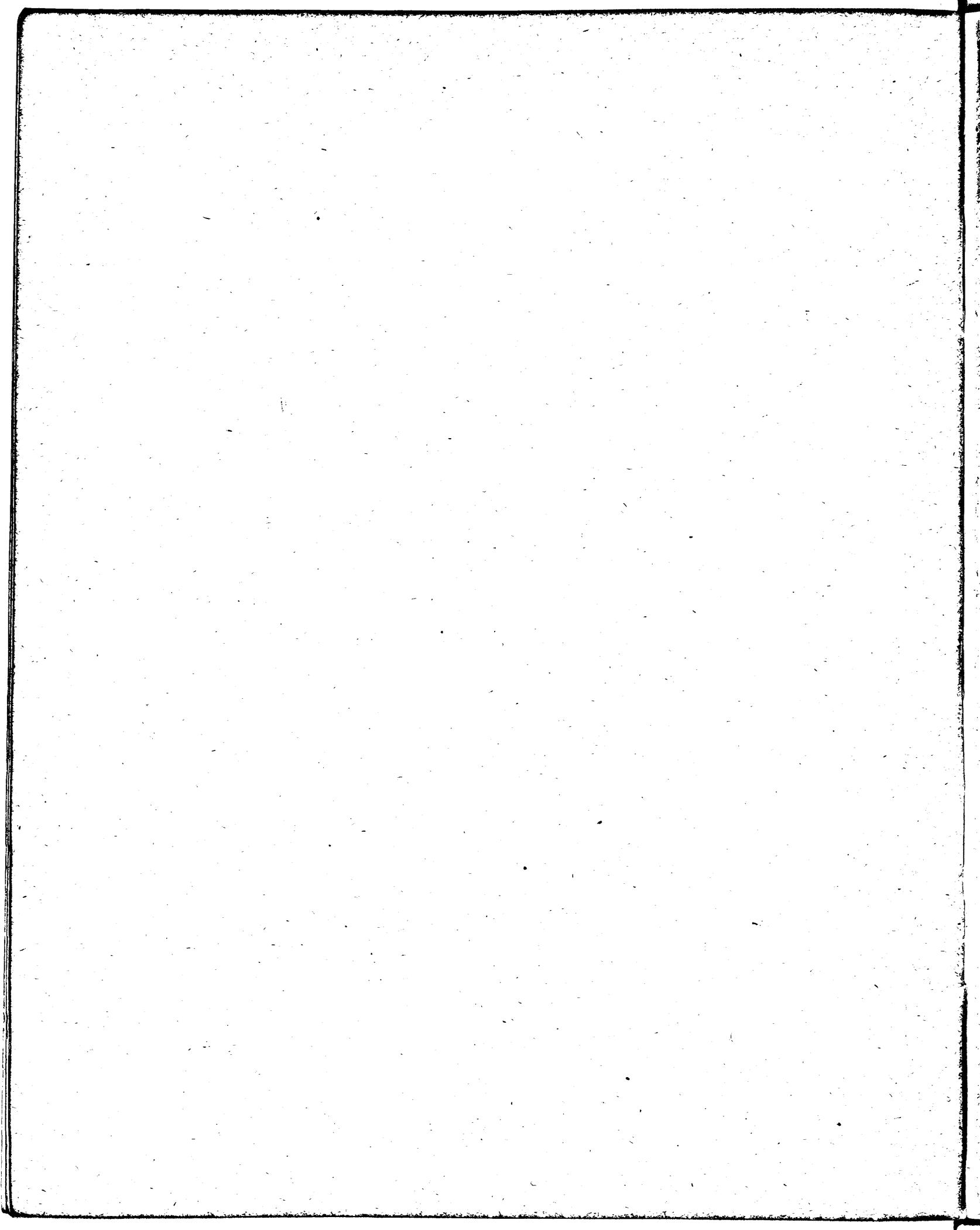
A. ROBIDA



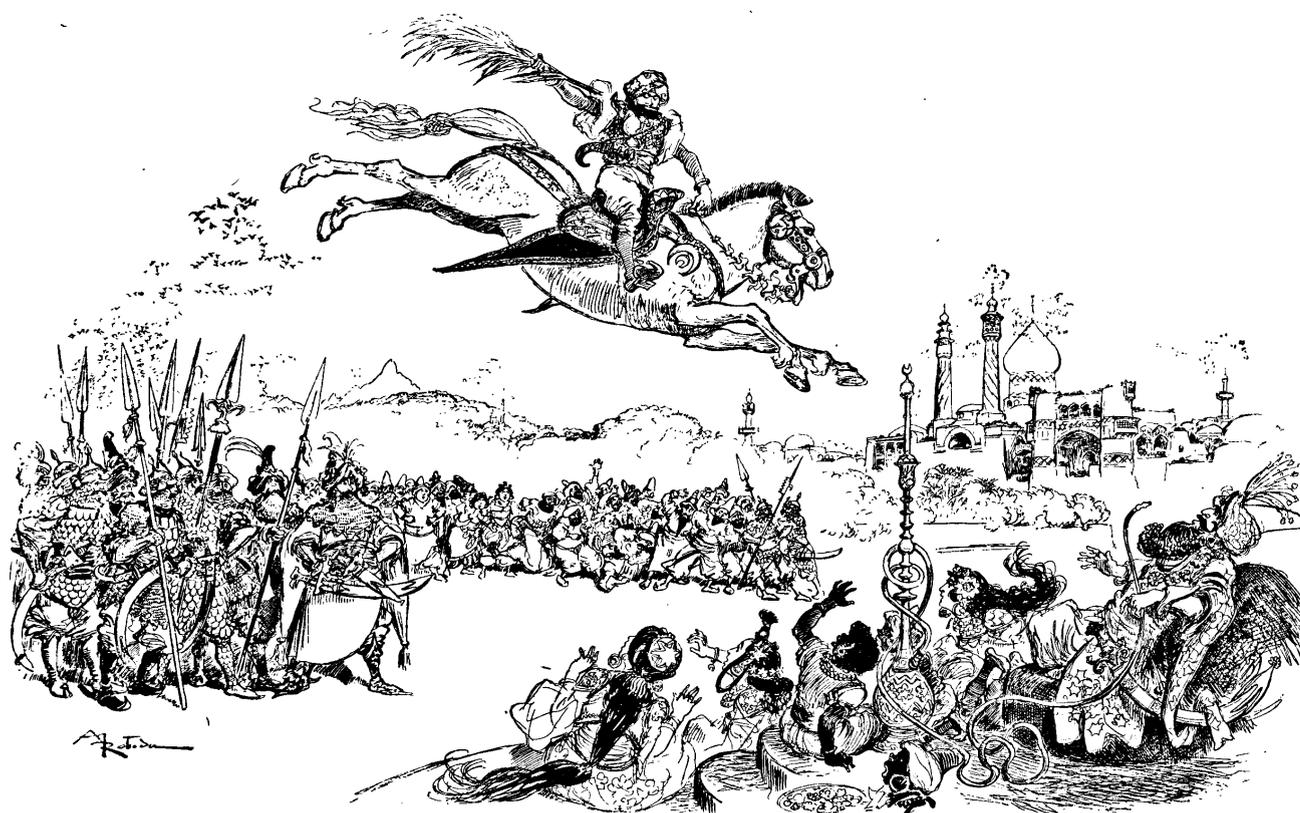
MAURICE BAUCHE, ÉDITEUR

PARIS

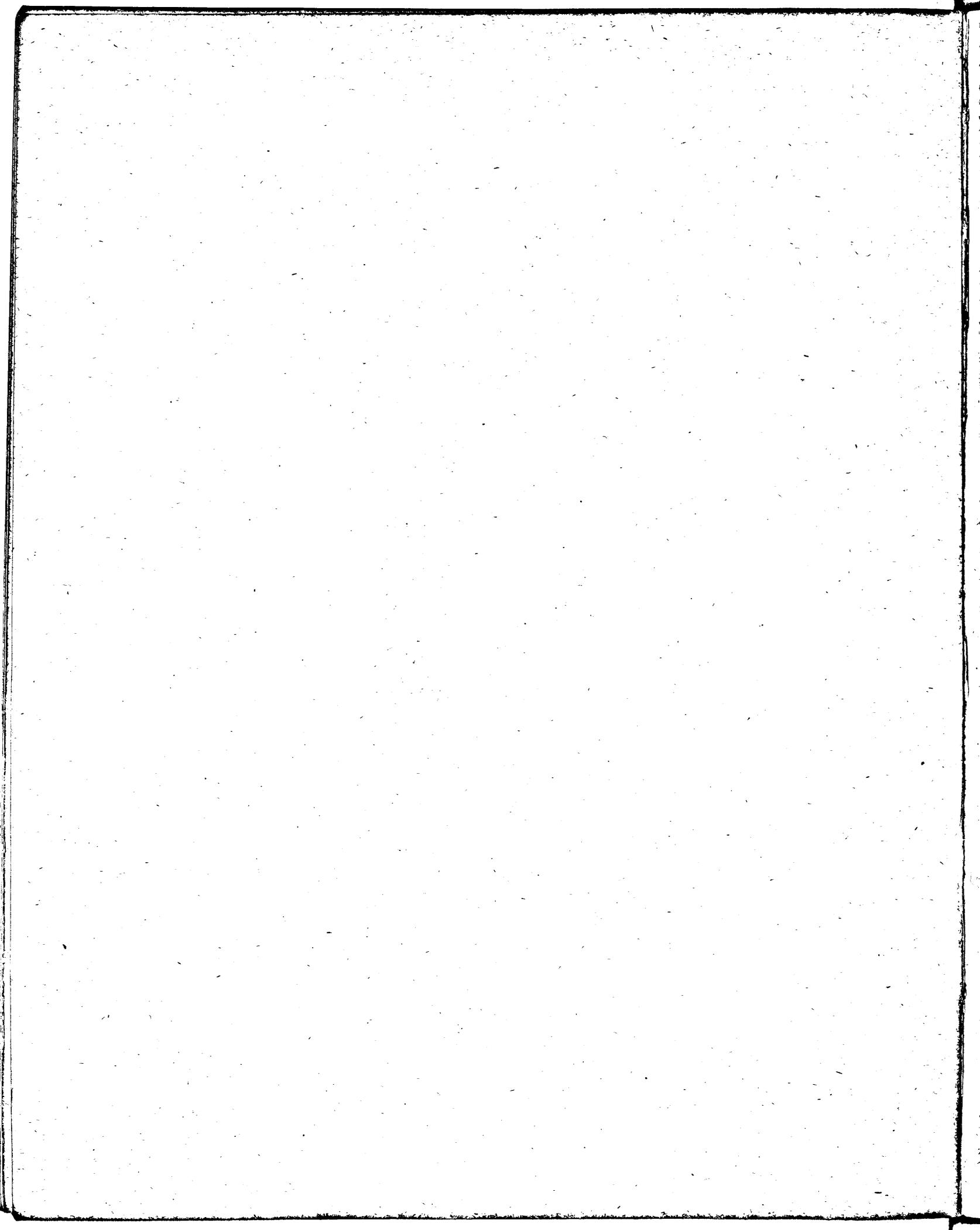
L'HÉRITAGE JOYEUSE
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
F. BAUCHE
4-12, rue de St-Séverin
75005 PARIS
325.83.24



LE CHEVAL ENCHANTÉ



Conte des Mille et Une Nuits



Le Cheval Enchanté



Conte

des

Mille et Une
Nuits

DE tous temps, le premier jour de l'année ou nouveau jour fut, en Perse, célébré par de grandes fêtes d'une magnificence sans pareille dans le monde entier. A cette occasion, le souverain reçoit tous les étrangers, sans distinction de nationalité, qui ont à lui présenter quelque nouvelle invention, et il les en récompense par un riche présent.

Cette année-là, le spectacle touchait à sa fin quand un Indien apparut devant le trône royal, tenant par la bride un cheval richement harnaché et d'une exécution si parfaite qu'au premier abord on eût pu le prendre pour un animal véritable.

— Sire, dit l'Indien, après s'être respectueusement prosterné en face du roi, vous avez déjà dû voir aujourd'hui bien des merveilles; eh bien, je suis certain qu'aucune n'égale le cheval que je vous présente en vous demandant humblement de l'examiner!

— Apparemment, ce cheval n'a rien pour me surprendre, bien qu'il soit d'une fidèle ressemblance... Il serait facile à un ouvrier adroit de faire le même, en atteignant peut-être une perfection plus grande encore.

— Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas la construction de ce cheval

qui le rend merveilleux, mais les qualités extraordinaires qu'il possède. Ainsi, quiconque en connaît le secret peut, tout comme moi, en partant de n'importe quel point, s'élever dans les airs et atterrir à l'endroit qu'il lui convient de choisir... Je m'offre à tenter une expérience séante tenante. Vous me direz ensuite si vous avez jamais ouï parler d'une semblable merveille!

Le roi de Perse accepta l'offre et il fut entendu que l'Indien, monté sur son cheval, ferait le voyage, aller et retour, de la grande place où se tenait l'assemblée à une montagne environnante, située à trois lieues environ de la ville. Comme preuve de l'accomplissement de cette gageure, l'Indien devait rapporter une feuille d'un certain palmier qui ne se rencontrait qu'au bas de ladite montagne.

L'Indien enfourcha son cheval, manœuvra une certaine cheville. On le vit immédiatement quitter la terre et traverser les airs avec la vitesse d'un éclair. Bientôt, les assistants le perdirent de vue. Avant qu'un quart d'heure se fût écoulé, il était de retour, planait une seconde au-dessus de la place, en brandissant la palme et descendait au pied même du trône, salué par les cris d'étonnement et les applaudissements de la foule.

Le roi émerveillé, était prêt aux plus grands sacrifices pour acquérir ce cheval. Il en fit part à l'Indien.

— Combien veux-tu me le vendre! lui dit-il. Je suis prêt à te l'acheter.

— Je m'attendais à ce que vous me fassiez cette demande, Sire. Et je serais trop heureux de vous procurer le plaisir et l'orgueil de posséder cette merveille, mais je ne l'ai obtenu, moi-même, de son inventeur, qu'en lui donnant ma fille en mariage, il m'a fait promettre de ne jamais le vendre et ne m'a laissé le droit que de l'échanger!

— Mon royaume est immense, prononça vivement le roi de Perse..., tu as le choix entre toutes les grandes villes... En échange de ton cheval je t'abandonnerai la souveraineté sur l'une d'elles jusqu'à la fin de tes jours!

Personne ne douta que l'Indien n'acceptât une aussi belle proposition. Cependant, il n'en fit rien.

— Votre Majesté est généreuse; et je la remercie. Toutefois, qu'elle me permette de lui représenter que j'ai mis un tout autre prix à l'échange de mon cheval...

— Que désires-tu donc?

— Que votre Majesté m'accorde la main de la princesse sa fille!

Un immense éclat de rire retentit, parmi les courtisans. Le prince Phirouz, fils aîné du roi et héritier présomptif de la couronne, se leva pour protester avec indignation. Seul, le roi hésitait, prêt à donner sa fille à l'Indien pour posséder le cheval merveilleux.

— Sire! s'écria le prince, repoussez énergiquement la proposition de cet insolent, je vous en supplie... Il est indigne de s'allier à une famille d'aussi noble extraction que la vôtre!

— Vous avez parfaitement raison, mon fils, de tenir à l'éclat de votre naissance; mais considérez qu'il n'existe rien de comparable au cheval de cet Indien et que je serais profondément humilié de le voir tomber en la possession d'un autre souverain que moi! Je ne veux pas dire par là que je sois disposé à lui faire épouser ma fille, mais je suis prêt à accepter toute autre condition. Auparavant, toutefois, je voudrais que vous essayez vous-même ce cheval, afin de savoir ce que vous en pensez!

L'Indien se prêta volontiers à l'essai; mais le prince Phirouz n'attendit pas qu'il le mit au courant de l'appareil, il l'enfourcha fort adroitement, et manœuvra la cheville comme il l'avait vu faire à l'Indien



Le prince Phirouz l'enfourcha fort adroitement...

tout à l'heure. Le cheval s'éleva dans l'air si haut, si haut, qu'il se perdit rapidement dans les nuages.

L'Indien se jeta alors aux pieds du roi et lui dit :

— Sire, vous me voyez bien en peine, le prince est parti si vite que je n'ai pas eu le temps de l'initier au secret qui permet de faire revenir le cheval à son point de départ... Je crains donc qu'il survienne un malheur au

prince, et c'est pourquoi je supplie dès à présent votre Majesté de ne pas m'en rendre responsable.

A cette annonce, le roi de Perse s'alarma et son visage dépeignit une grande affliction...

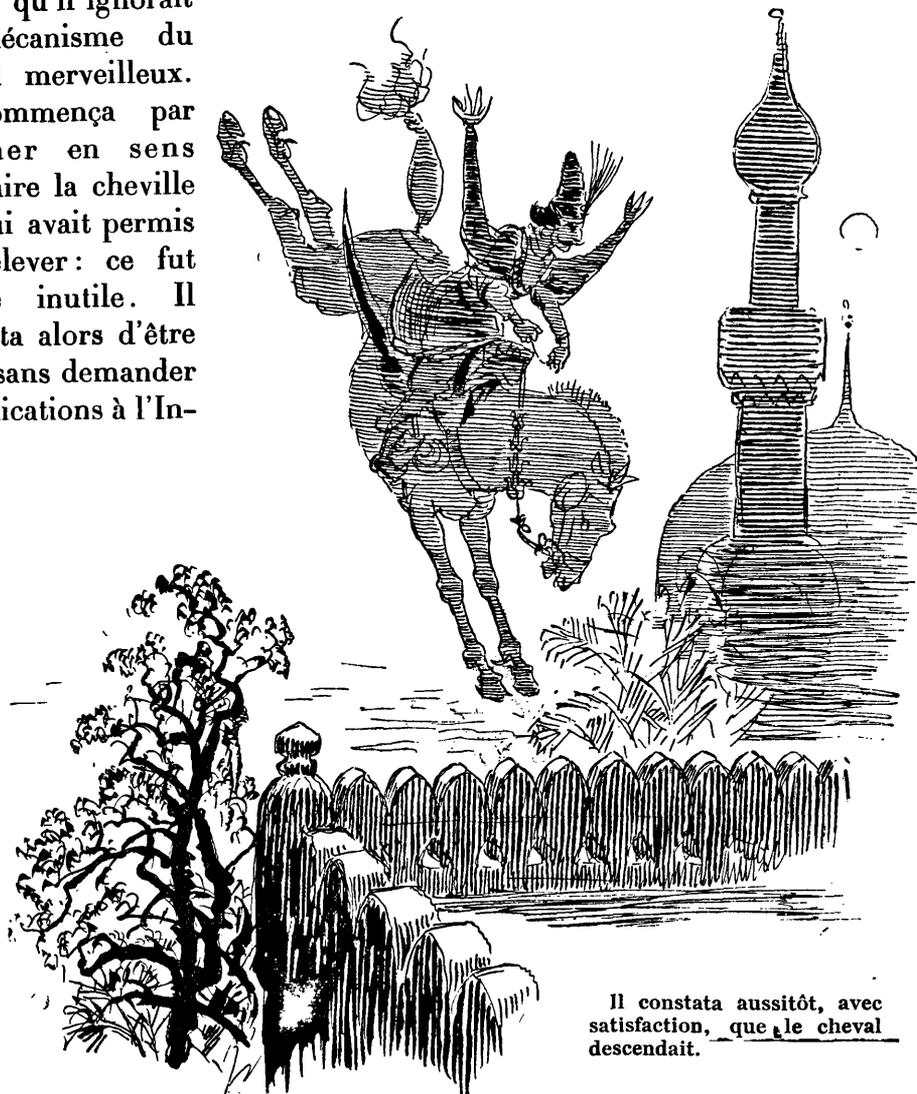
— Cependant, reprit l'Indien pour le rassurer, tout espoir n'est pas perdu. Le prince s'apercevra fort probablement que le cheval est pourvu d'une seconde cheville, grâce à laquelle il peut descendre à terre...

— Encore peut-il tomber sur des rochers ou dans la mer, objecta le souverain...

— Impossible, Sire. Le cheval traverse la mer sans jamais y tomber et conduit toujours son cavalier où il a l'intention de se rendre... Vous voyez, par conséquent, que le péril n'est pas aussi grand qu'on pourrait se l'imaginer...

— Quoi qu'il en soit, prononça le roi de Perse, je te conserve comme otage; si mon fils n'est pas de retour avant trois mois, ta tête sera condamnée!

Pendant ce temps, le prince Phirouz s'élevait toujours dans les airs; et son ascension durait depuis une heure quand il voulut redescendre sur la terre. Il se trouva dans un extrême embarras, étant donné qu'il ignorait le mécanisme du cheval merveilleux. Il commença par tourner en sens contraire la cheville qui lui avait permis de s'élever: ce fut peine inutile. Il regretta alors d'être parti sans demander d'explications à l'In-



Il constata aussitôt, avec satisfaction, que le cheval descendait.

dien. Il comprit dans quel péril il était, mais ne perdit pas son sang-froid. Il examina attentivement le cou et la tête du cheval et découvrit, à côté de l'oreille droite, une seconde cheville. Il la tourna et constata aussitôt, avec satisfaction, que le cheval descendait. Où allait-il le déposer? telle est l'angoissante question qu'il se posait maintenant, d'autant plus que l'obscurité s'était faite et qu'il ne distinguait plus rien autour de lui. Il n'avait guère qu'à s'abandonner à la Providence; et c'est ce qu'il fit.



La princesse était nonchalamment endormie...

Quand le cheval s'arrêta, il sauta vivement à bas et s'aperçut qu'il était sur la terrasse d'un palais. Il distingua même l'ouverture d'un escalier, dont la porte était restée entr'ouverte. Il s'y engagea, descendit les marches avec d'infinies précautions et rencontra presque aussitôt une autre porte, également ouverte, donnant accès dans une grande salle où brillait de la lumière. Il s'y avança et vit des eunuques noirs, qui dormaient à terre, avec un sabre nu à proximité de la main. Le prince en conclut que c'était la garde de l'appartement, d'une princesse.

Il réussit à traverser cette première pièce sans éveiller aucun eunuque et se trouva alors dans une chambre magnifique, richement décorée et meublée. Sur un splendide sofa, la princesse était nonchalamment endormie dans une pose des plus gracieuses. Autour d'elle, plusieurs de ses femmes étaient étendues sur des lits bas, pour lui tenir compagnie.

Le prince Phirouz sentit un trouble immense l'envahir, à mesure qu'il contemplait l'admirable beauté de la princesse qui venait de lui apparaître. Son cœur battait à se rompre, dans sa poitrine.

Il comprit que, désormais, sa vie était liée à l'existence de cette ravissante jeune fille, pour qui le plus violent amour venait de naître en son âme.

Il s'agenouilla devant elle, dans une pieuse contemplation. Sous l'influence de ce regard ardent, la princesse souleva ses paupières et demeura profondément surprise, mais non épouvantée, à la vue d'un jeune homme si beau et si bien fait.

Le prince inclina son front jusque sur le tapis et prononça très respectueusement :

— Princesse, vous avez à vos pieds le fils du roi de Perse, qui se trouve en votre palais par suite d'un concours de circonstances vraiment extraordinaires... Je ne doute pas, adorable princesse, que vous ne soyez aussi bonne que belle, et c'est pourquoi j'implore votre protection!

— Prince, vous n'avez rien à craindre, répondit la princesse avec douceur. Le royaume de Bengale n'est pas plus barbare que le royaume de Perse et vous y serez aussi en sûreté que dans votre pays, tant que vous y séjournerez...

Le prince Phirouz apprit alors qu'il était chez la princesse de Bengale, fille aînée du roi de Bengale, et que le palais où il se trouvait était situé à quelque distance de la capitale...

— Je serais curieuse, dit la princesse, de savoir comment vous avez pu pénétrer jusqu'ici ; mais auparavant, toutefois, j'entends que vous vous restauriez et que vous preniez quelque repos...

Les femmes de la princesse, qui s'étaient éveillées, au premier bruit de cette conversation, conduisirent le prince, sur l'ordre de leur maîtresse, dans une chambre somptueuse où elles lui servirent les mets les plus variés et lui préparèrent son lit. Elles revinrent chez la princesse quand il n'eut plus besoin de leurs services. Celle-ci n'avait pu se rendormir, l'esprit tout occupé de cet inconnu. Elle demanda à ses femmes ce qu'elles en pensaient :

— C'est un homme bien aimable, plus beau et mieux fait qu'aucun des courtisans de Sa Majesté votre père... et il serait à souhaiter qu'il vous fût donné pour époux...

*
* *

Le lendemain matin, la princesse mit encore plus de soin à sa toilette qu'à l'ordinaire. Elle consultait sans cesse son miroir, faisait

défaire et refaire dix fois la même chose avant qu'elle fût à sa convenance. Elle orna sa chevelure de diamants admirables de grosseur et de limpidité, se para d'un collier et de bracelets du même genre, noua autour de sa taille une ceinture pareille. Sa robe était en outre d'une étoffe magnifique, uniquement tissée pour les rois, les reines, les princes et les princesses, et elle l'avait choisie de la couleur qui seyait le mieux à sa beauté.

Elle s'assura devant son miroir et auprès de ses femmes que rien ne clochait dans sa toilette, après quoi elle en délégua une auprès du prince de Perse pour lui souhaiter bonjour et lui faire savoir qu'il ne se dérangeât pas pour venir lui présenter ses respects ; certaines raisons l'obligeant à se rendre elle-même auprès de lui.

Le prince fit répondre qu'il l'attendait. La princesse y alla aussitôt.

— Prince, dit-elle, après les compliments d'usage, j'ai préféré que notre entretien ait lieu dans cet appartement, pour éviter d'être dérangés par le chef de mes eunuques, qui a seul le droit de pénétrer chez moi... Il ne peut, sans aucun prétexte entrer ici, de telle sorte que je pourrai écouter tranquillement le récit que vous avez à me faire...

Le prince Phirouz accéda volontiers au désir de la princesse, et quand il eut terminé, il ajouta :

— Il ne me reste qu'à vous remercier de votre générosité, charmante princesse, et à vous témoigner ma reconnaissance de la façon qui vous conviendra le mieux. Vous avez conquis mon cœur par la perfection de vos charmes, ma volonté est également vôtre !

La princesse rougit à cette déclaration qui l'emplissait d'une joie infinie. Elle fit pourtant la coquette, voulut douter de la sincérité du prince...

A ce moment, on annonça que le dîner était servi et la princesse de Bengale conduisit le fils du roi de Perse dans un salon magnifique, où la table était dressée. Pendant toute la durée du repas, les esclaves de la princesse firent entendre un agréable concert dont la



Elle s'assura que rien ne clochait dans sa toilette...



Avant qu'un quart d'heure ne se fût écoulé il



il était de retour en brandissant la palme.

musique était si douce que le prince et la princesse purent causer ensemble. Ils ne cessèrent de se faire des politesses et de s'adresser les compliments les mieux tournés. Ce commerce ne fit qu'augmenter l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Cependant, le prince manifesta son désir de prendre congé de la princesse, pour aller rassurer son père qui devait être dans une mortelle inquiétude.

— Je reviendrai aussitôt, dit-il, pour demander votre main au roi de Bengale...

Mais la princesse craignit d'être oubliée du prince dès qu'il aurait quitté son palais et le supplia d'y demeurer quelque temps encore. Phirouz ne put lui refuser cette grâce, après l'accueil qui lui avait été fait. Et la princesse ne sut plus qu'imaginer pour agrémenter son séjour dans son palais.

Pendant plusieurs jours ce ne furent que fêtes, bals et concerts, parties de chasses et promenades.

*
**

Deux mois s'écoulèrent ainsi, sans qu'il y parut, tellement le prince et la princesse se plaisaient ensemble. Mais au bout de ce temps, le fils du roi de Perse témoigna à la princesse de Bengale qu'il ne pouvait tarder davantage à tirer son père de l'inquiétude et du chagrin dans lesquels il devait être plongé.

— Il m'est bien pénible de vous quitter, belle princesse, l'existence est si douce auprès de vous... mais je reviendrai bientôt, je vous le promets... à moins que...

Le prince Phirouz hésitait à lui faire part de la pensée qui l'obsédait, depuis qu'il était question de son départ.

Il s'enhardit cependant.

— A moins que vous ne consentiez à partir avec moi, compléta-t-il.

La princesse rougit, non pas d'indignation, car elle était toute prête à accepter l'offre de son prince bien-aimé. Phirouz comprit la signification de son silence et de son embarras; et son bonheur ne connut plus de bornes.

Dès lors, la princesse de Bengale ne songea plus qu'aux moyens à employer pour la réussite de leur plan, qui devait rester secret. La veille du départ elle écarta ses femmes; et le lendemain matin, à la pointe du jour, alors que tout le monde dormait dans le palais, elle se rendit sur la terrasse, prit place en croupe du cheval derrière le prince.

Celui-ci fit manœuvrer la cheville et ils s'élevèrent dans les airs à une vitesse vertigineuse.

Moins de trois heures après ils arrivaient en vue de la capitale de Perse. Toutefois le prince n'atterrit pas sur la grande place d'où il était parti, il descendit en un palais de plaisance, à proximité de la ville, et installa la princesse dans le plus bel appartement. Il ordonna à ses serviteurs de ne la laisser manquer de rien pendant qu'il allait avertir le roi son père.

Monté sur un cheval qu'il avait fait seller, Phirouz entra bientôt dans la capitale. Sur son passage, les habitants poussèrent des cris de joie en reconnaissant le prince héritier dont tout le pays portait le deuil, depuis sa disparition. Le roi de Perse pleura de joie en retrouvant son fils et s'informa tout de suite du cheval de l'Indien.

Phirouz lui raconta ce qui lui était survenu, depuis son départ, sans omettre de parler longuement en termes élogieux, de la belle princesse de Bengale...

— Je lui ai donné l'assurance que vous consentiriez à notre mariage, et c'est pourquoi elle a bien voulu m'accompagner. Je l'ai amenée sur le cheval de l'Indien, elle attend dans un palais de plaisance de Votre Majesté de connaître votre décision...

— Mon fils, je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale; et cette union me plaît au point que je veux aller moi-même au-devant de cette personne, pour la remercier du bon accueil qu'elle vous a fait... Ensuite, je l'amènerai dans mon

palais afin que vos noces soient célébrées dès aujourd'hui...

Il ordonna aussitôt que l'Indien fut délivré de sa prison et amené devant lui.

— Rends grâce à Dieu que j'aie retrouvé mon fils, sinon je t'aurais sacrifié sans pitié. Et maintenant que tu as la vie sauve, reprends ton cheval et ne reparais plus jamais devant moi!



La ruse de l'Indien réussit à merveille et il enleva la princesse...



L'Indien apprit d'autre part que le prince Phirouz avait amené avec lui, sur le cheval enchanté, une belle princesse qu'il voulait épouser et que le roi

se disposait à aller chercher au palais de plaisance où elle était restée. Sans perdre de temps, il se rendit à ce palais et dit :

— Je viens de la part de Sa Majesté le roi de Perse pour prendre la princesse de Bengale en croupe du cheval et la mener, par la voie des airs jusqu'à la grande place où le souverain l'attend.

La ruse de l'Indien réussit à merveille et il enleva la princesse avant l'arrivée du roi et de sa suite. Il prit un malin plaisir à passer au-dessus de la ville, pour se venger du roi de Perse et du prince son fils, qui ne tardèrent pas, en effet, à s'apercevoir du rapt commis par l'Indien contre lequel tous leurs efforts étaient impuissants.

Aussi, pour punir l'Indien, ordonna-t-il qu'on lui coupât la tête, séance tenante.

*
* *

La douleur du prince Phirouz était atroce de se voir ravir par cet Indien la princesse dont il était si passionnément épris et qui venait de disparaître à ses yeux. Toutefois, si grand que fut son chagrin, il ne le rendit pas inactif.

Phirouz ordonna qu'on lui procurât, immédiatement, un costume de derviche. Le prince s'en déguisa et partit au hasard, résolu de ne

pas rentrer dans la capitale tant qu'il n'aurait pas retrouvé sa bien-aimée et ne l'eût ramenée près du roi de Perse, son père, pour la célébration de leur mariage.

*
*
*

Cependant, l'Indien fut bien obligé de mettre pied à terre, chemin faisant, pour prendre quelque nourriture. Il s'arrêta dans un bois voisin de la capitale du royaume de Cachemire. Pendant qu'il s'éloignait pour chercher des vivres, la princesse de Bengale songea bien à fuir, mais le manque d'aliments l'avait rendue si faible qu'elle ne put bouger du gazon où elle était assise. Aussi l'Indien n'eut-il pas besoin de la prier pour manger ; mais, à la fin du repas, il commença à lui tenir des propos déplacés contre lesquels elle se défendit de son mieux et, comme il s'approchait d'elle brutal et menaçant, elle se mit à pousser des cris perçants.

Justement le roi de Cachemire passait à proximité avec une troupe de cavaliers. Il accourut au bruit de la discussion et voulut s'interposer.

— De quel droit intervenez-vous ? s'écria l'Indien. Je suis bien libre d'avoir avec ma femme tel démêlé qu'il me plaît... En tout cas, ce n'est pas votre affaire !

— N'écoutez pas cet homme, Seigneur ! démentit la princesse. Je ne suis nullement sa femme ! C'est un abominable magicien qui m'a enlevée au prince de Perse que j'étais sur le point d'épouser...



Le roi fut obligé de consulter ses médecins.

Le roi de Cachemire n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être persuadé que l'Indien n'était qu'un imposteur. La beauté et la distinction de la princesse de Bengale prouvaient amplement sa haute naissance. Aussi, pour punir l'Indien, ordonna-t-il qu'on lui coupât la tête, séance tenante, ce qui fut immédiatement exécuté.

Hélas la princesse de Bengale n'était pas au bout de ses peines. Le roi de Cachemire l'emmena dans son palais, où il lui attribua un magnifique appartement voisin du sien et il lui donna, en outre, un grand nombre de femmes esclaves et d'eunuques, puis la laissa se reposer.

Le lendemain matin, la princesse fut éveillée par un bruit de trompettes et de tambours venant du dehors et qui annonçaient, sans aucun doute, des réjouissances. Elle était loin de s'imaginer qu'elle en était la cause.

Le roi de Cachemire, en lui faisant visite, lui apprit que tout ce tumulte était le prélude de ses noces avec elle. La princesse ressentit une telle émotion, à cette nouvelle, qu'elle s'évanouit, car elle s'était bien juré de mourir plutôt que d'être infidèle au prince Phirouz.

Elle demeura longtemps sans connaissance malgré les soins énergiques de ses femmes. Et, quand elle revint à elle, elle feignit d'avoir perdu la raison, tint les propos les plus extravagants, voulut se jeter sur le roi dans un accès de folie furieuse quand celui-ci l'approcha. Le lendemain et les jours suivants ce fut la même chose.

Le roi fut obligé de consulter ses médecins qui furent introduits, l'un après l'autre, dans la chambre de la princesse.

Mais aucun ne put approcher la princesse qui, à leur vue, entraînait dans une colère terrible, car elle craignait que les médecins ne s'aperçussent que sa folie était simulée.

Le roi de Cachemire fit alors appeler les médecins des Etats voisins, et promit une récompense magnifique à celui qui guérirait la malade. Il en vint beaucoup, de tous les pays ; ils n'eurent pas plus de succès que les premiers, bien entendu.

Le prince Phirouz, qui n'avait cessé de voyager depuis l'enlèvement de sa bien-aimée, eut bientôt vent de cette histoire qui courait le monde. Il acquit la certitude que la princesse en question était bien la princesse de Bengale et se rendit promptement à la capitale du royaume de Cachemire.

Il se présenta au palais comme un médecin venu de l'étranger pour tenter la guérison de la princesse. Le roi l'accueillit fort aimablement, car il y avait quelque temps déjà qu'aucun médecin ne s'était plus présenté et il commençait à désespérer de voir jamais la princesse recouvrer la raison.

Le prince Phirouz fut donc conduit auprès de la princesse, qu'il trouva en train de pleurer, en proie à son immense désespoir. Dès qu'elle reconnut l'habit d'un médecin, elle entra, comme à l'ordinaire, dans une rage folle. Phirouz approcha quand même et prononça tout bas :

— Vous ne me reconnaissez pas, princesse... je suis le prince de Perse qui viens pour vous délivrer !

La princesse le reconnut instantanément et fut transportée de bonheur.



Il trouva la princesse en train de pleurer...

Phirouz l'entretint tout de suite des moyens qu'il entendait employer pour l'enlever, après quoi il se retira.

Le roi de Cachemire fut émerveillé des résultats obtenus par le prince de Perse. C'était le premier médecin qui réussissait à approcher de la princesse ; il ne douta pas que la malade fut rapidement guérie, grâce à ses soins. En conséquence, il le traita royalement, lui conta même comment la princesse de Bengale se trouvait en sa capitale. Quant au cheval enchanté, le roi apprit au prince Phirouz qu'il l'avait fait porter dans son trésor, le considérant comme une chose surnaturelle, bien qu'il n'en connut pas le mécanisme.

— Ce que Votre Majesté m'apprend là, déclara alors le faux médecin, éclaire d'un jour tout nouveau la maladie de la princesse. Vous me dites que la princesse a voyagé sur ce cheval enchanté... sans aucun doute, elle y aura contracté un peu de l'enchantement et c'est ce qui provoque son malaise. Je puis dissiper cette néfaste influence à l'aide de parfums qui me sont secrets. Que Votre Majesté fasse apporter le cheval au milieu de la place dès demain, pour le reste, elle n'a qu'à avoir confiance en moi. En tout cas, ce sera un spectacle surprenant, auquel Votre Majesté fera bien de convier sa cour et son peuple. Quant à la princesse, elle devra être habillée le plus richement possible et parée des bijoux les plus précieux...

Le roi de Cachemire se conforma en tous points aux instructions du faux médecin. Dès le matin, le cheval enchanté fut exposé devant

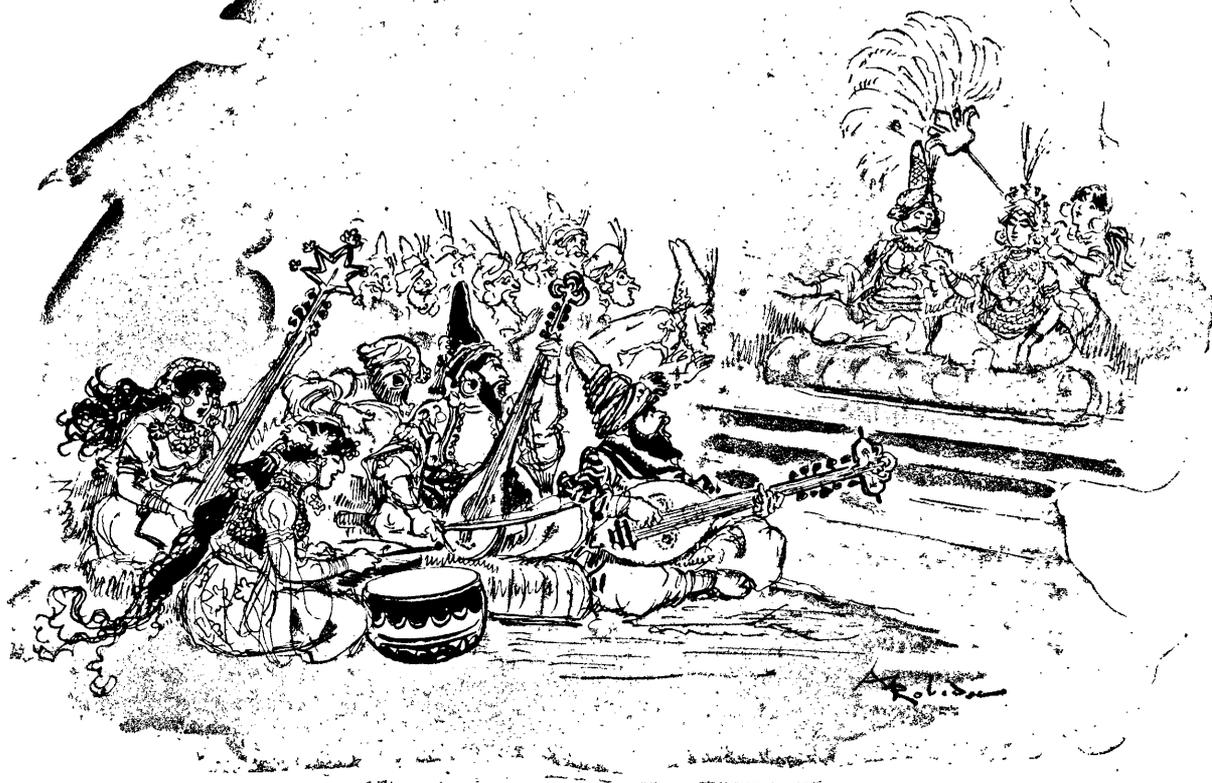
le palais ; le souverain était à quelque distance, sur une estrade au milieu de sa cour. Quand la princesse de Bengale fut en selle, le prince de Perse que tous s'imaginaient être médecin, fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes enflammées, dans lesquelles il jeta des parfums exquis. Ensuite il tourna trois fois autour du cheval, feignant de prononcer des paroles magiques. Bientôt la princesse fut complètement dissimulée aux yeux des spectateurs par l'épaisse fumée qui sortait des cassolettes. Le prince en profita pour sauter en croupe du cheval derrière la princesse, il tourna la cheville de départ et prononça ces paroles à haute voix, tandis qu'ils s'élevaient dans les airs :

— Sultan de Cachemire, apprends que l'on n'épouse pas une princesse sans obtenir son consentement !

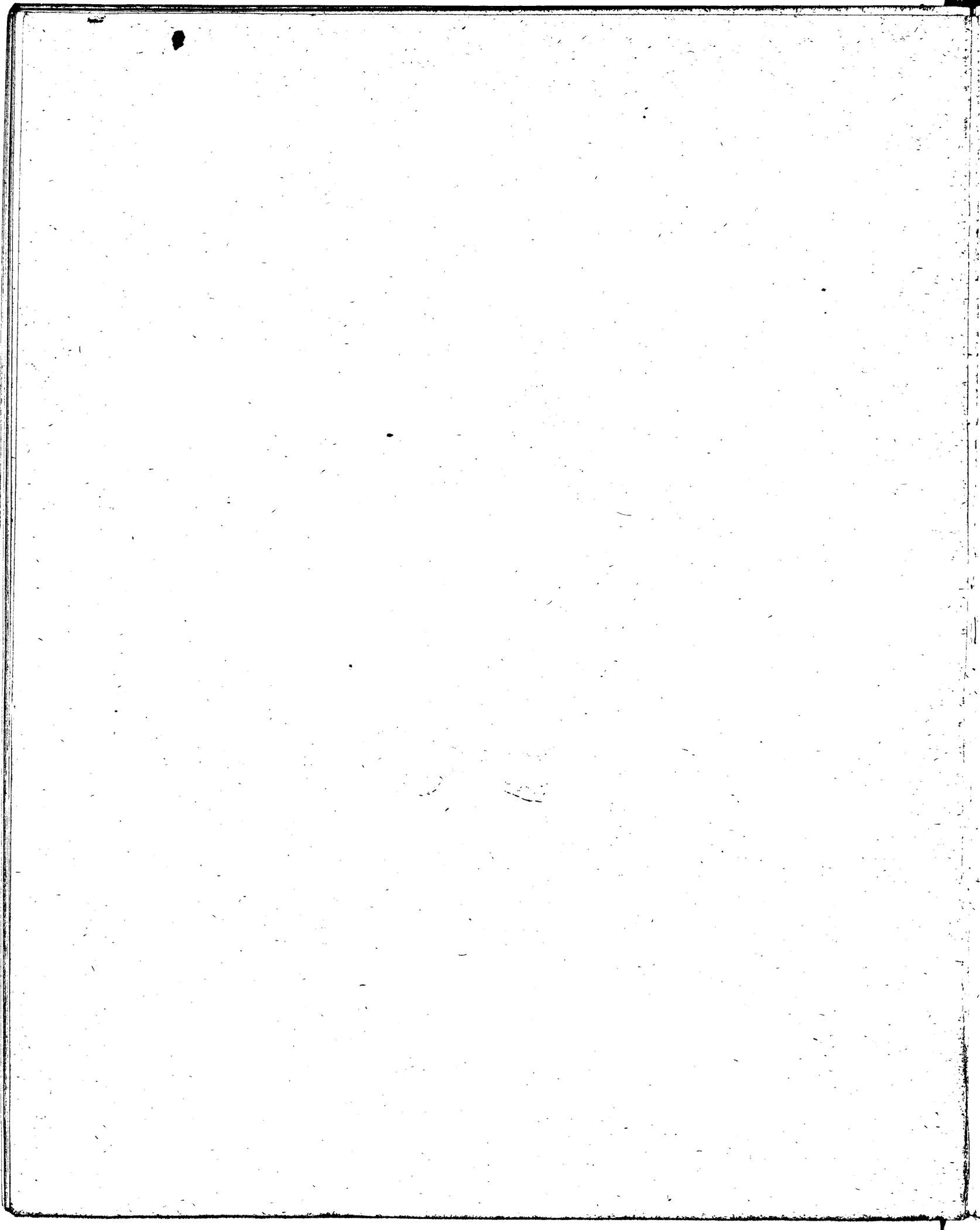
*
*
*

Le même jour, le prince Phirouz et sa fiancée, la princesse de Bengale, mirent pied à terre au milieu du palais du roi de Perse. On fit immédiatement les préparatifs du mariage des deux jeunes gens, et leur union fut célébrée avec un faste inouï.

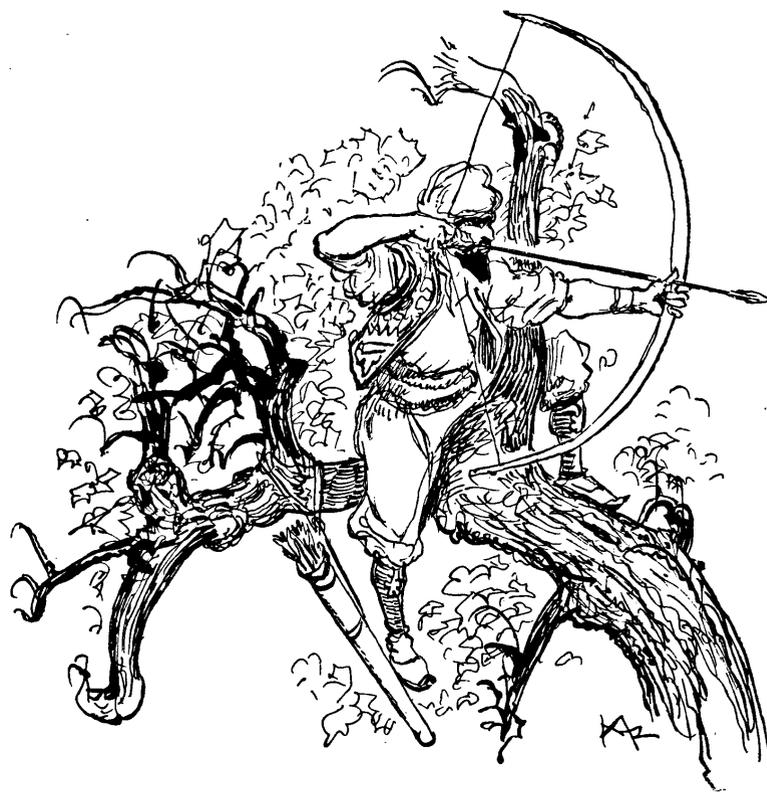
Le roi de Perse délégua ensuite une ambassade à la cour du roi de Bengale pour l'aviser de ce qui s'était passé, et le bonheur des époux fut parfait quand ils surent que le père de la princesse leur donnait son entière approbation.



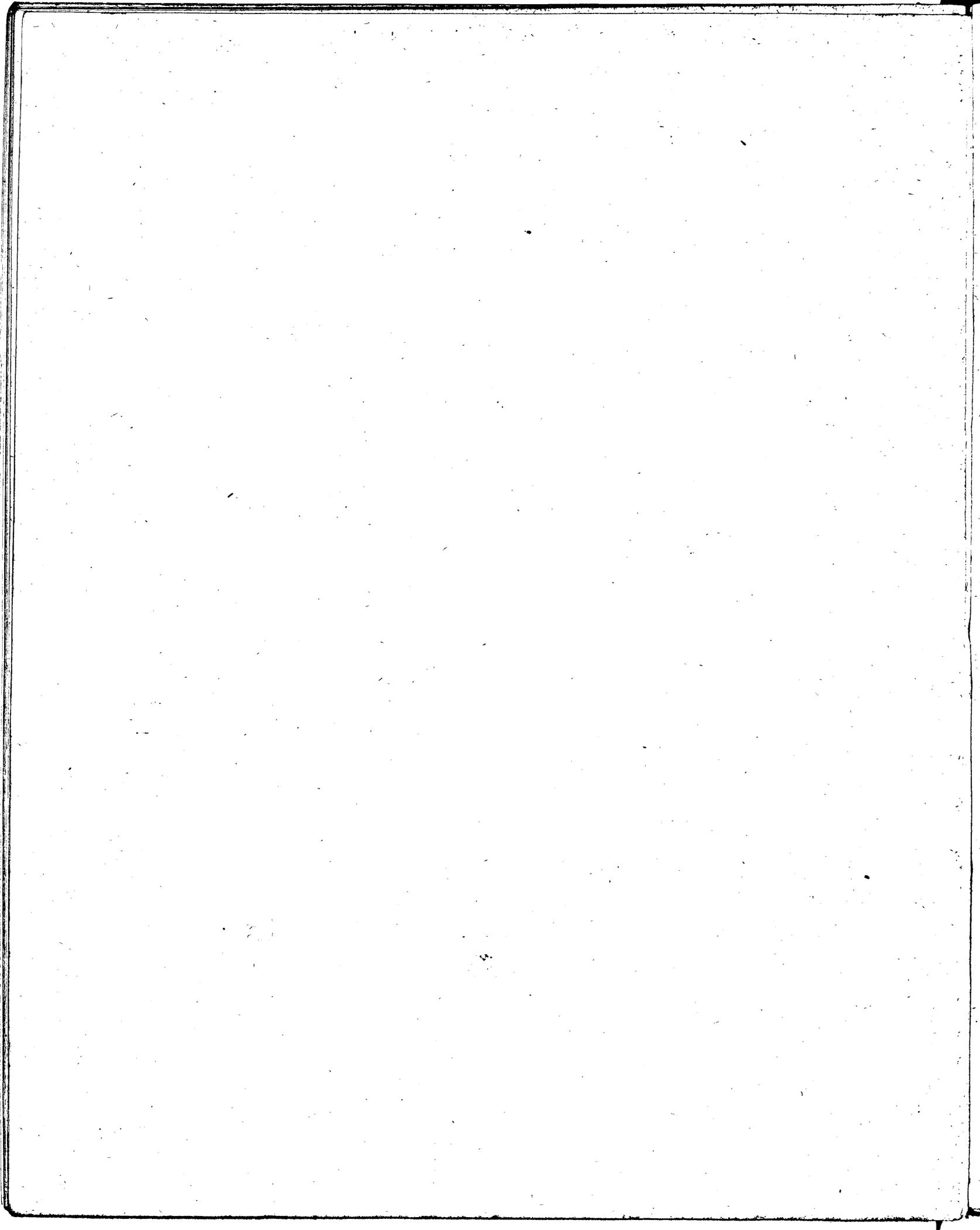




Les Sept Voyages
de
SINDBAD-LE-MARIN



Conte des Mille et Une Nuits





Les sept Voyages

de

Sindbad-le-Marin

Sous le règne du puissant calife Haroun-el-Rechid vivait, à Bagdad, un pauvre portefaix appelé Chérif. Un jour d'aventure, il s'arrêta à l'ombre d'une maison, dans une rue paisible, pour prendre quelque repos, car il faisait très chaud et il était fort chargé.

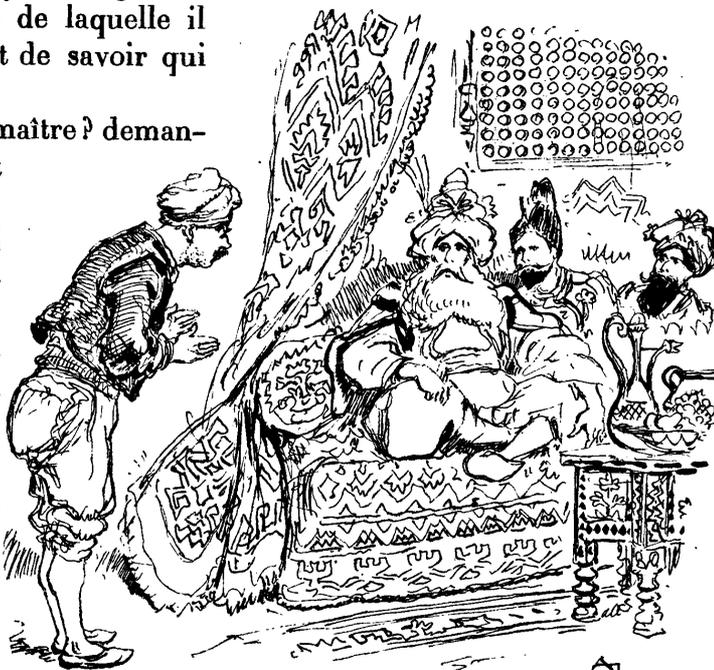
Or, il n'était pas plutôt assis qu'une odeur agréable impressionnait ses narines, en même temps que d'harmonieux accords frappaient ses oreilles. Il en conclut qu'il devait y avoir grande réception dans la demeure auprès de laquelle il se trouvait; et la curiosité lui vint de savoir qui habitait là.

— Comment se nomme votre maître? demanda-t-il à un domestique richement vêtu, qui se tenait à la porte.

Celui-ci parut étonné qu'on lui posât semblable question et répondit :

— Qui êtes-vous donc pour ignorer que l'hôte de cette maison est le seigneur Sindbad le marin, dont les voyages sont restés fameux?

Sindbad! Ce nom évoqua tout de suite à l'esprit du malheureux portefaix des richesses considéra-



Chérif comprit que c'était le maître de la maison, le seigneur Sindbad.

bles, car l'immense fortune de ce grand seigneur était connue de tout le monde. Et Chérif, établissant des comparaisons, sentit naître en lui-même de la rancœur. Il ne put s'empêcher d'en faire part à son interlocuteur :

— Dieu tout puissant ! s'écria-t-il, alors que je peine et fatigue pour un labeur qui nourrit bien juste ma famille, le seigneur Sindbad mène une existence de fêtes et de délices continuelles... Hélas ! qu'ai-je fait pour mériter un sort si misérable ? Et lui qu'a-t-il fait pour avoir la vie si belle ?

Comme il achevait de prononcer ces mots, un homme le prit par le bras et lui dit, sans préliminaires :

— Suivez-moi... Mon maître, le seigneur Sindbad désire s'entretenir avec vous.

Interdit, effrayé, Chérif se refusa tout d'abord à obéir, alléguant qu'il ne pouvait laisser son fardeau en pleine rue.

— On y veillera pendant votre absence, dit le valet de Sindbad.

Et il insista tant et tant que Chérif fut obligé de le suivre. Quelques secondes plus tard, on l'introduisait dans une vaste pièce, où les invités étaient réunis autour d'une table des mieux servis et que présidait un vieillard imposant et grave. De nombreux domestiques se tenaient derrière lui ; Chérif comprit que c'était le maître de la maison : le seigneur Sindbad.

Le pauvre portefaix était de plus en plus troublé et ne savait quelle contenance tenir et son embarras atteignit à son comble quand le riche personnage le fit asseoir à sa droite afin qu'il prit part au repas.

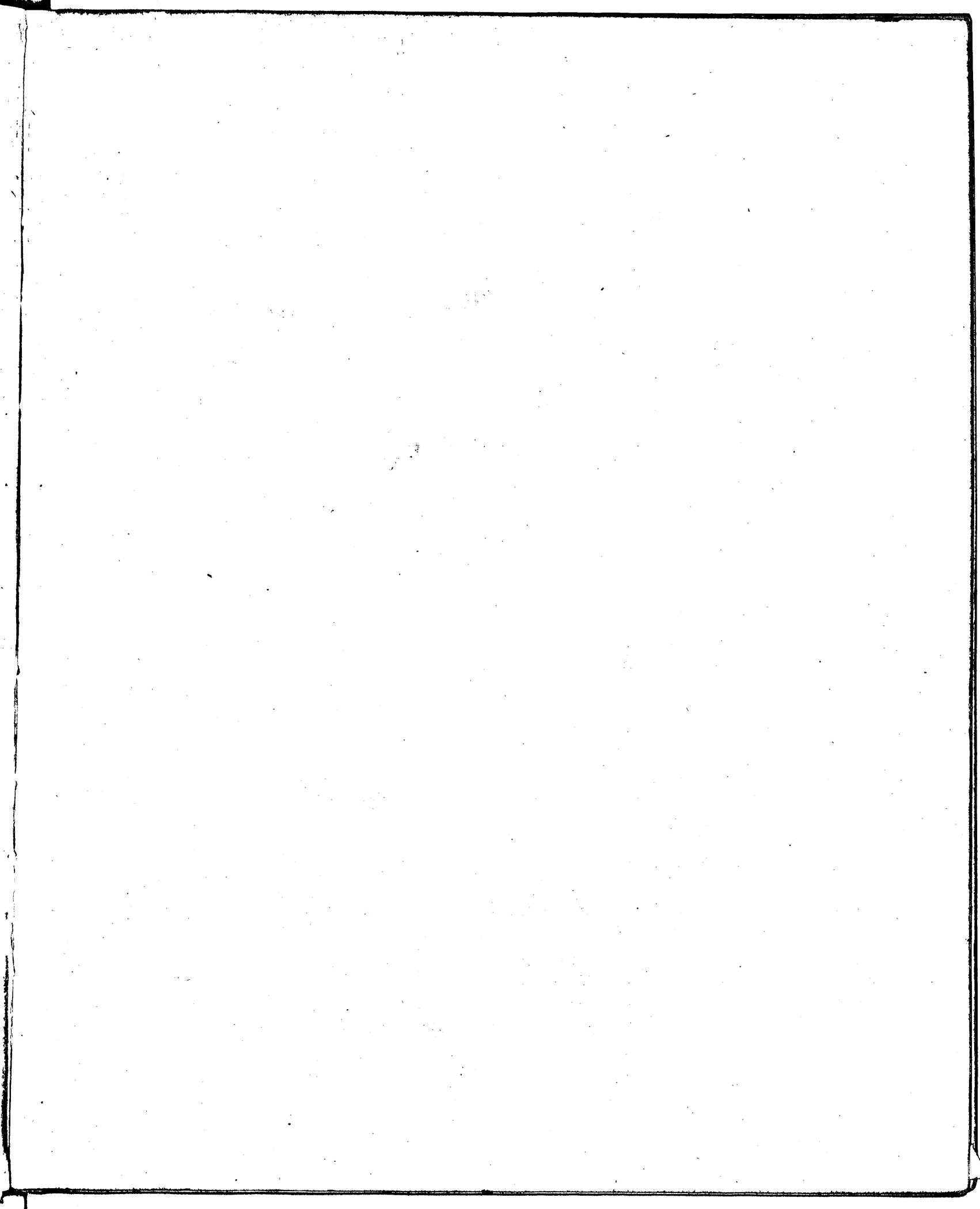
Le festin s'achevait quand Sindbad, après avoir demandé à Chérif, son nom et sa profession, fit allusion aux paroles de dépit prononcées tout à l'heure par lui. Le portefaix en demeura confus et s'excusa de son mieux...

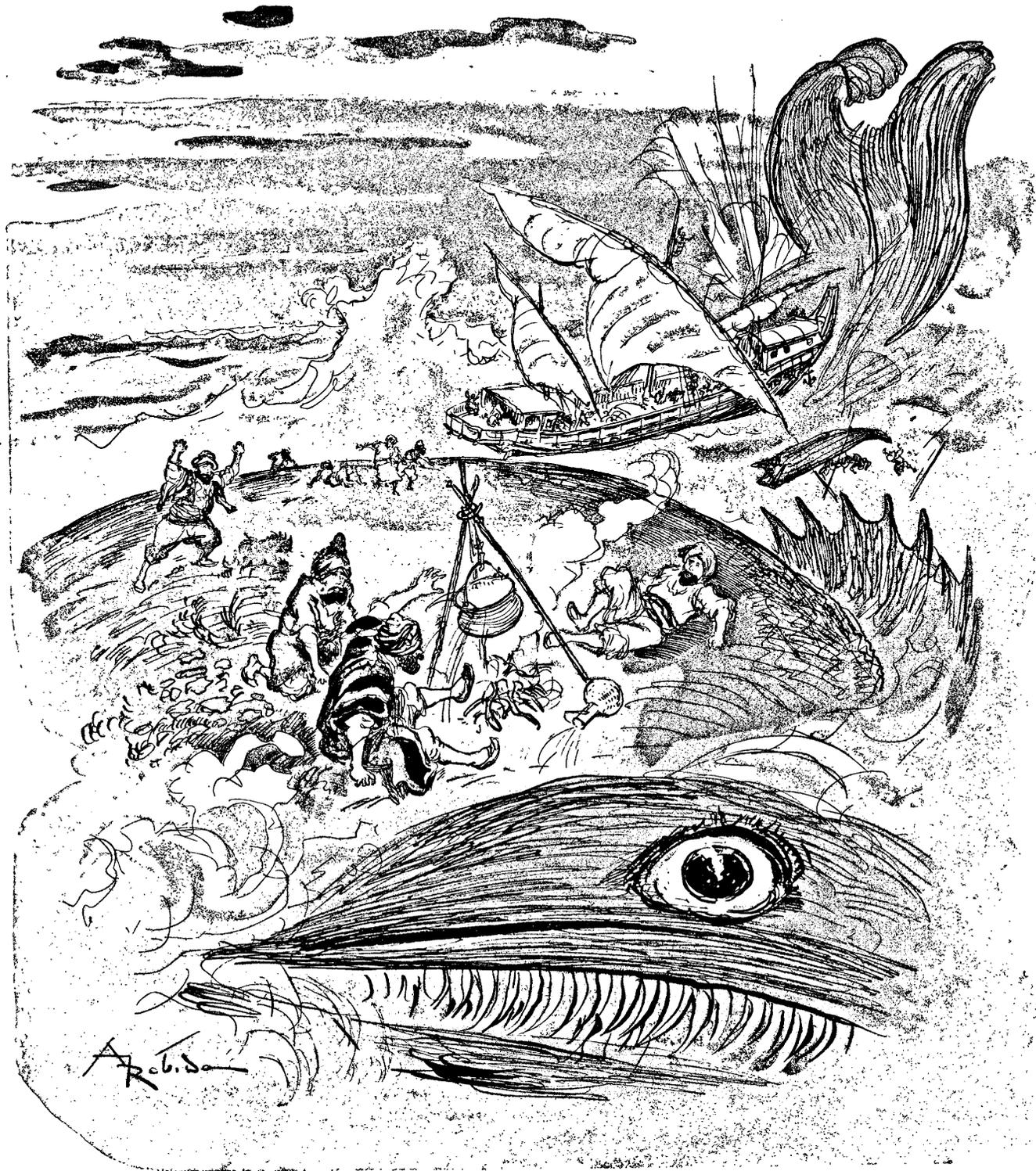
— Je ne vous fais aucun reproche, prononça le grand seigneur ; seulement je tiens à dissiper votre erreur. En effet, vous vous imaginez que j'ai acquis sans peine les richesses dont je jouis à l'heure actuelle. Eh bien, vous vous trompez, car mon bonheur je l'ai chèrement payé !

Et, se tournant vers ses invités, il ajouta :

— Seigneurs qui êtes réunis aujourd'hui autour de ma table, vous ne connaissez sans doute pas mes extraordinaires aventures... Puisque l'occasion s'en présente, je veux vous faire le récit de mes sept voyages...

Avant de commencer, Sindbad, ordonna à ses domestiques de faire porter le fardeau de Chérif à sa destination, car c'est pour lui plus particulièrement, qu'il entendait narrer ses aventures.





Apobida

Premier Voyage de Sindbad-le-Marin.

A la mort de mes parents, commença Sindbad, je me trouvai à la tête d'un joli patrimoine, qui m'eût permis de vivre paisiblement toute mon existence, si je ne l'avais gaspillé en vaines folies. Je ne tardai pas à me reprendre et réalisai, en toute hâte, le peu qui me restait pour m'en aller au loin. J'avais fait la connaissance de plusieurs négociants, avec lesquels je m'associai; et bientôt notre bateau partit pour les Indes Orientales.

En cours de route, nous nous arrêtâmes plusieurs fois en divers pays pour vendre où échanger nos marchandises. Or, un jour, le temps absolument calme, nous força de faire halte à proximité d'une petite île. J'y débarquai avec plusieurs autres passagers et, pour passer le temps, nous nous mîmes à boire et à manger. Nous étions bien en train quand, tout à coup, une terrible secousse nous ébranla. Ceux qui étaient restés dans le vaisseau s'aperçurent également du tremblement de l'île et nous crièrent de rembarquer en toute hâte : nous n'étions pas sur une île, mais sur le dos d'une énorme baleine.

Cet avertissement causa la panique parmi nous; immédiatement, les uns sautèrent dans la chaloupe, les autres se jetèrent à l'eau pour regagner le bateau à la nage, quant à moi, je me trouvais encore sur la baleine, lorsque brusquement, elle plongea dans la mer; et j'eusse, sans aucun doute, été englouti avec le puissant animal, si je ne m'étais raccroché à un morceau de bois qui flottait. Pendant ce temps, le capitaine avait fait hisser les voiles, le vent étant redevenu favorable à la navigation et, il donna le signal du départ.

Je me crus perdu et cependant, le courage ne m'abandonna pas. Durant la fin de cette journée et toute la nuit, je luttai contre le danger qui m'entourait de toutes parts. Enfin, au petit jour, je commençais à désespérer lorsqu'une vague me jeta contre une île. Je

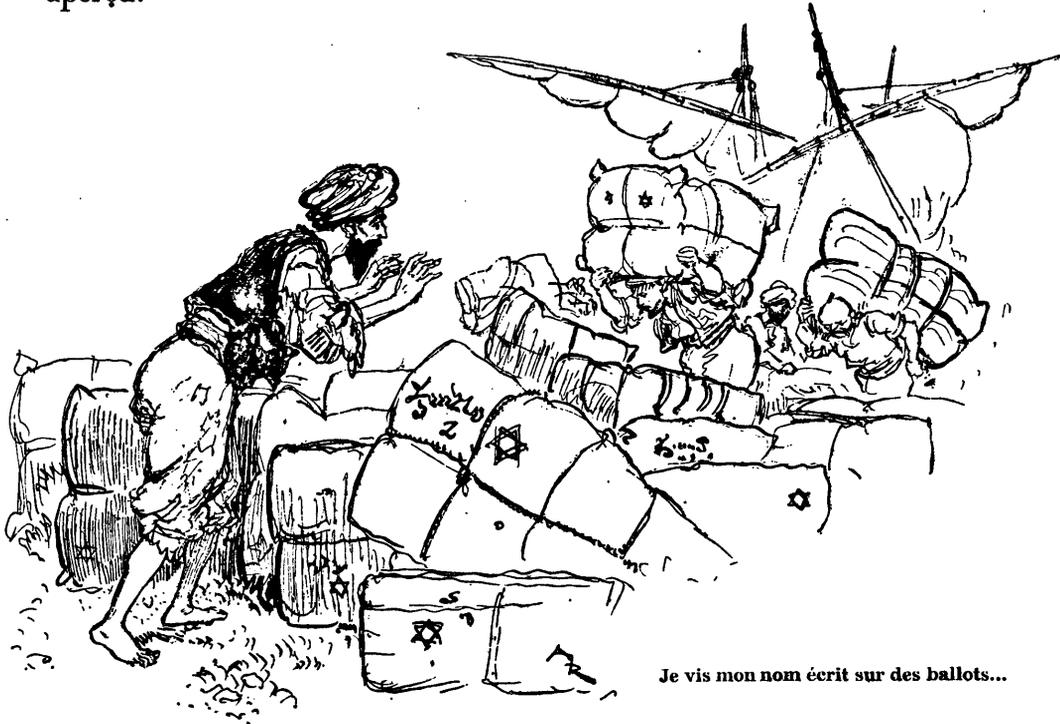


... Je me raccrochais à un morceau de bois qui flottait.

n'étais pas encore au bout de mes peines, car le rivage était escarpé et mes forces considérablement affaiblies par le manque de nourriture, rendaient l'ascension plus difficile. Je me traînais comme je pus, mangeant quelques herbes et j'eus le bonheur de découvrir une source où j'étanchai ma soif, ce qui contribua à me rétablir.

Je finis par atteindre le sol de l'île, et je marchai devant moi au hasard. Bientôt je distinguai une bête qui paissait au milieu d'un champ; en approchant, je vis que c'était un cheval attaché à un piquet.

— Qui êtes-vous? me demanda un homme que je n'avais pas aperçu.



Je vis mon nom écrit sur des ballots...

Je lui contai mon aventure, il s'empressa de m'offrir quelques aliments pour remonter mes forces et m'apprit que cette île était le royaume du prince Mansour au service duquel il était attaché. D'ailleurs, il me conduisit à son souverain, qui me fit très bon accueil et ordonna qu'on pourvut largement à mes besoins.

Je me plaisais en la société des marchands, surtout des étrangers, car j'espérais toujours en rencontrer quelqu'un qui me donnât des nouvelles de Bagdad et put me remener. Je fréquentais assidûment le port, et j'assistais au déchargement de presque tous les bateaux; c'est ainsi qu'un jour, à mon grand étonnement, je vis mon nom écrit sur des ballots. Je les examinai et les reconnus comme étant bien ceux que j'avais emportés de Bagdad. Je m'informai, et quand je fus devant

le capitaine, le doute ne me fut plus possible, c'était le capitaine du vaisseau sur lequel je m'étais embarqué.

— A qui appartiennent ces ballots ? lui demandai-je, persuadé qu'il me croyait mort.

— A un marchand de Bagdad, nommé Sindbad, répondit le capitaine.

Et il me narra tout au long l'aventure de la baleine, en ajoutant que le propriétaire des ballots en question avait été noyé...

— J'ai donc résolu de vendre ses marchandises et j'en remettrai le produit à sa famille, quand l'occasion s'en présentera...

— Capitaine, lui dis-je alors, Sindbad n'est pas mort... Vous l'avez en face de vous qui vous parle ! Les ballots sont à moi !

— Que dites-vous ! s'écria-t-il ? me prenant pour un imposteur. Vous prétendez être Sindbad alors que tous les passagers ont assisté comme moi à sa fin certaine... Vous entendez sans doute vous emparer du bien d'autrui ?

Pour le convaincre du contraire, je lui racontai comment j'avais échappé au péril, mais il ne fut complètement persuadé de la vérité de mon histoire qu'à l'arrivée des passagers ; ils s'élancèrent vers moi avec joie quand ils me reconnurent. Le capitaine fut bien obligé de se rendre à l'évidence ; il me félicita d'avoir échappé à un tel danger et, séance tenante, me rendit mes ballots. Je voulus lui faire cadeau de quelques marchandises, mais il refusa de les accepter.

Je fis alors un choix de toutes les choses précieuses que contenaient mes ballots et les envoyai au roi Mansour en remerciement de son charmant accueil. Il fut très touché de mon attention et me combla de riches présents. Après avoir échangé les marchandises qui me restaient contre divers produits indigènes, je me rembarquai sur le même vaisseau.

Quand je rentrai à Bagdad, j'avais en poche plus de cent mille sequins, avec lesquels j'achetai des esclaves, de belles terres, une magnifique maison et pus mener grand train.

Sindbad termina ainsi le récit de son premier voyage. Après quoi ses invités continuèrent à festoyer jusqu'au soir.

Au moment de se retirer, il donna à Chérif une bourse de cent sequins et prit congé de lui sur ces mots :

— Retourne chez toi, Chérif, et ne manque pas demain, de venir écouter la suite de mes aventures.

Ce royal présent apporta le bonheur dans la famille du pauvre portefaix qui, le lendemain, ne manqua pas de se rendre à l'invitation du grand seigneur.

Et c'est devant le même auditoire que la veille que Sindbad le marin entreprit le récit de son second voyage.

Second Voyage de Sindbad-le-Marin



Quoique je me sois bien promis de ne plus quitter Bagdad, je ne tardai pas à être repris par mon goût des voyages, et, comme la première fois après avoir fait l'acquisition d'un bon lot de marchandises, j'embarquai avec d'autres négociants dont la probité m'était connue.

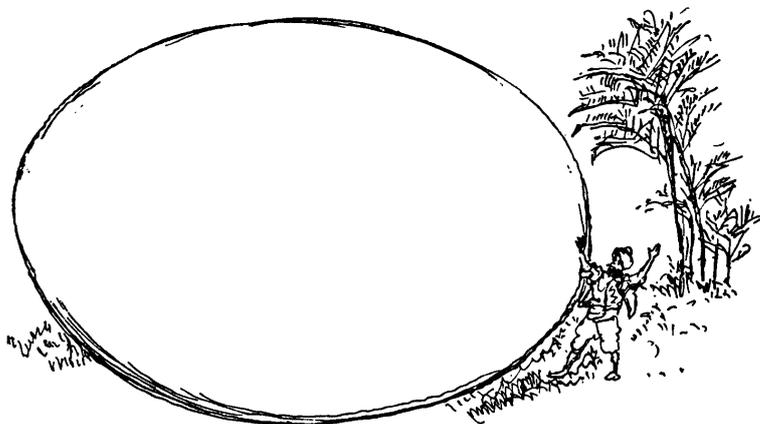
Un jour, je mis pied, avec mes compagnons, sur une île absolument déserte, mais pourvue d'arbres fruitiers, de prairies et de ruisseaux. Nous nous dispersâmes chacun de notre côté; pour ma part, je déjeunai à l'ombre de grands arbres, tant bien que mal, puis une invincible somnolence m'envahit; et je m'endormis. Combien de temps dura mon sommeil? Je l'ignore. Toujours est-il qu'à mon réveil j'eus la stupéfaction de constater que le navire avait disparu.

Je regardai autour de moi et n'aperçus plus aucun de mes compagnons de voyage. J'appelai; personne ne répondit. Et mes yeux, se dirigeant au large, distinguèrent le navire qui se perdait à l'horizon, toutes voiles dehors. Effrayé par cette solitude, je dus me résigner à mon triste sort. Je montai jusqu'au haut d'un arbre, dans l'espoir

de découvrir quelque chose qui me laissât entrevoir le salut. Je vis quelque chose de blanc loin, très loin, sans pouvoir discerner ce que c'était. Je me dirigeai vers ce but; et je dus marcher longtemps pour l'atteindre.

C'était une énorme boule blanche, sans aucune ouverture et qui pouvait bien avoir cinquante pas de circonférence. Comme j'en faisais le tour, le soleil, à son déclin, s'obscurcit brusquement; je crus qu'un nuage épais voilait tout à coup son éclatante lueur, mais en tournant la tête j'aperçus un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuse qui volait dans ma direction; en considérant ses proportions gigantesques, je compris qu'il était la cause de cette soudaine éclipse.

A cette apparition, je me réfugiai tout contre la grosse boule blanche, mais l'immense volatile vint se poser dessus comme pour la couvrir; j'en conclus que c'était là son œuf, un des pieds de l'oiseau vint se poser devant moi, aussi gros qu'un tronc d'arbre. Une idée naquit en mon cerveau et je ne tardai pas à la mettre à exécution. Je déroulais la toile de mon turban et

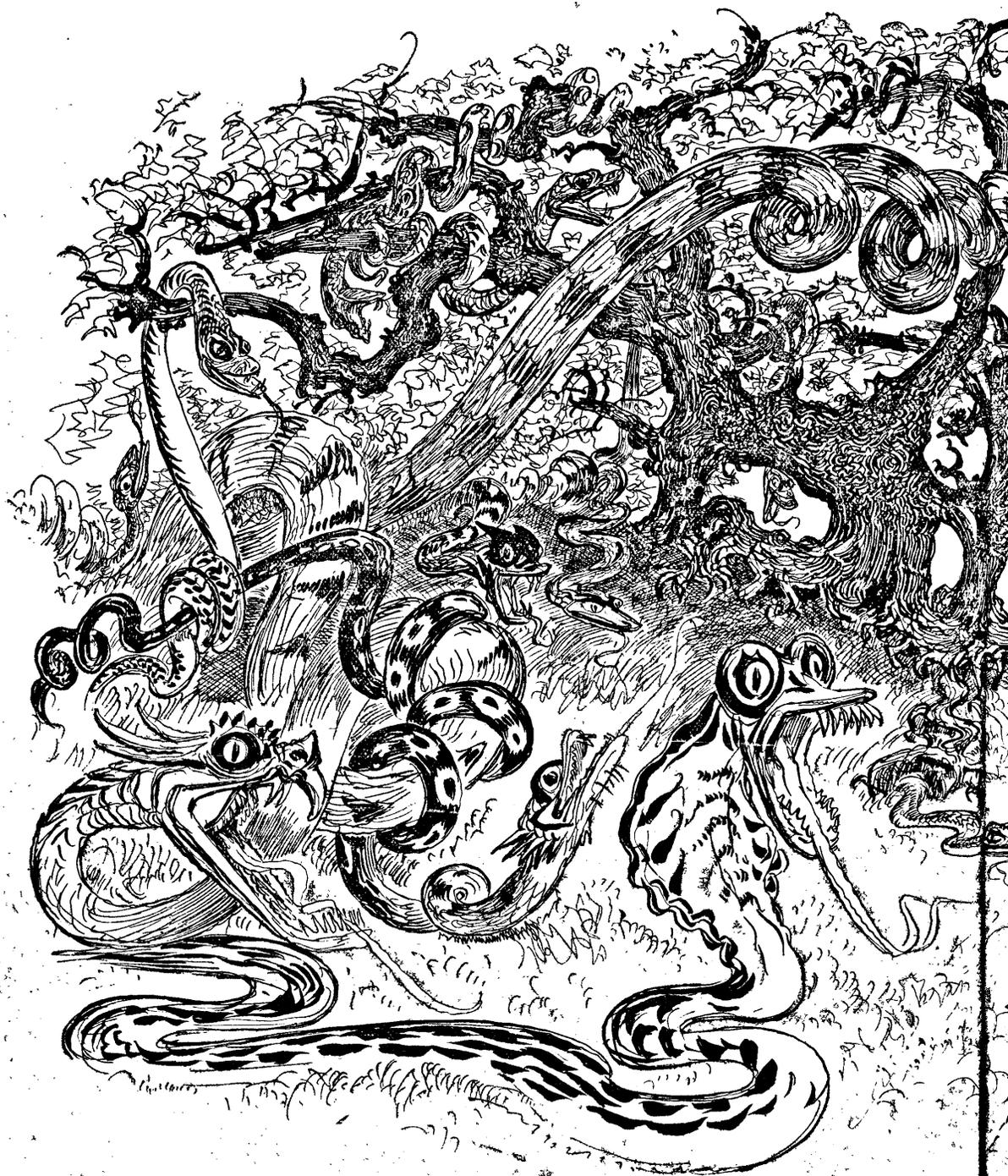


C'était une énorme boule blanche...

en fit un lien, grâce auquel je m'attachai fortement à l'énorme patte, dans l'espoir que l'oiseau, en reprenant son vol m'enlèverait de cette île déserte. C'est ce qui arriva en effet. Il m'emporta au haut des airs puis redescendit à une vitesse vertigineuse. Il ne se fut pas plutôt posé que je me détachai de sa jambe : je le vis prendre un volumineux serpent et l'emporter au bout de son bec.

Je me trouvais maintenant dans une vallée encaissée par de hautes montagnes absolument impraticables et dont le sol était parsemé de diamants d'une grosseur extraordinaire. La nuit, cette vallée était envahie par d'innombrables serpents dont la taille était si colossale qu'ils auraient pu facilement engloutir des éléphants. Le jour ces affreux reptiles se réfugiaient dans leurs antres, à l'abri du bec des gigantesques oiseaux.

Toute la journée, je pus donc me promener à travers la vallée, mais, à la tombée du soir, je m'abritai dans une grotte, dont j'obstruai l'entrée avec une grosse pierre, afin d'empêcher les serpents de venir me troubler dans ma retraite. Leurs sifflements, toutefois, ne me permirent



La nuit, cette vallée était eah



gahie par d'innombrables serpents.

pas de fermer l'œil de toute la nuit. Au lever du soleil, ils se retirèrent, je pus sortir de la grotte et j'errai longtemps, foulant au pied d'innombrables diamants, qui ne me tentaient nullement dans la situation où je me trouvais. A la fin, accablé de fatigue, je m'étendis à terre et m'endormis.

La chute d'une masse pesante, à mon côté, m'éveilla en sursaut; j'aperçus un gros quartier de viande fraîche et, au même moment, plusieurs autres semblables roulèrent du haut des rochers.

Je me f'appelai alors l'histoire que des matelots m'avaient contée, plus d'une fois, et à laquelle je n'avais accordé que peu de foi. Certains marchands, disaient-ils, se rendent à la vallée des diamants à l'époque où les aigles ont leurs petits; ils y jettent d'énormes morceaux de viande; les pierres précieuses adhèrent après. Les aigles, qui sont d'une force surprenante, en ce pays-là, viennent chercher les quartiers de viande au fond de la vallée pour les donner en pâture à leurs aiglons. Mais, dès qu'ils les ont déposés dans leurs nids, les marchands accourent et les dispersent par des cris perçants. Ils peuvent alors s'emparer des diamants.

J'entrevis tout-à-coup une chance de salut et commençai par emplir mon sac de cuir des plus gros diamants que je rencontrai. Je choisis ensuite le plus long quartier de viande, je l'attachai autour de moi avec la toile de mon turban et je me couchai ventre à terre.

Au même instant, les aigles s'abattirent sur les quartiers de viande et l'un des plus puissants m'emporta jusque dans son nid. Tout se passa comme on me l'avait conté, à plusieurs reprises: les marchands crièrent pour effrayer les oiseaux; et ceux-ci lâchèrent leur proie.

Leur étonnement fut grand quand ils m'aperçurent. Ils s'imaginèrent, tout d'abord, que j'étais là pour m'emparer des diamants. Je les rassurai en leur contant la singulière aventure qui m'était arrivée et dont je sortais sain et sauf.

Quand je fus dans leur habitation, j'ouvris mon sac de cuir pour leur faire voir les diamants que j'avais récoltés dans la miraculeuse vallée; leur grosseur les émerveilla. Ils n'en avaient jamais vu de pareils. Le plus petit représentait une fortune.

Les marchands demeuraient dans la contrée plusieurs jours encore. Ils la quittèrent quand chacun eut suffisamment recueilli de diamants. Je les accompagnai jusqu'au plus prochain port, où nous nous embarquâmes. En route, j'échangeai quelques-unes de mes précieuses pierres contre des marchandises et rentrai à Bagdad, avec une fortune immense, et qui avait failli me coûter la vie.

Ayant ainsi parlé, Sindbad donna encore cent sequins à Chéri. Puis il prit congé du portefaix et de ses autres convives, qu'il pria de venir le lendemain pour écouter le récit de son troisième voyage.

Troisième Voyage
de
Sindbad
-le-
Marin



Je m'ennuyais dans l'oïveté, reprit Sindbad, le lendemain, c'est pourquoi je repris la mer pour faire du commerce. Or, je voyageais depuis un certain temps déjà, quand une violente tempête dérouta notre navire, qui fut jeté sur une île où les pires dangers nous guettaient. Le capitaine nous en prévint :

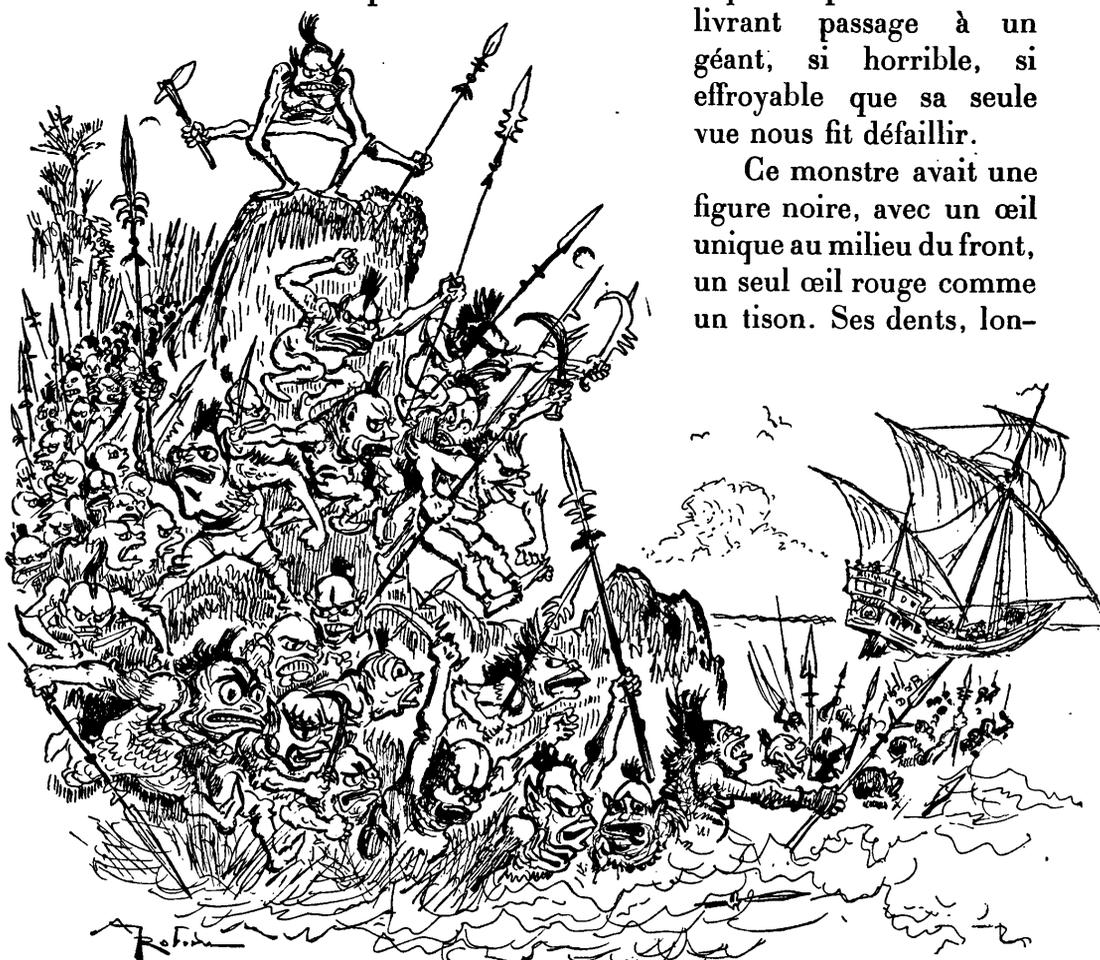
— Je ne vous célerai pas, dit-il, que j'aurais évité, par tous les moyens, d'aborder dans cette île, si la chose m'eût été possible; car elle est peuplée de nains sauvages et velus, que leur nombre rend excessivement dangereux. Si nous avions le malheur de toucher à l'un d'entre eux, ils tomberaient tous sur nous comme une nuée de sauterelles!

Hélas! il n'y avait rien d'exagéré dans tout cela. Bientôt, une multitude invraisemblable d'êtres minuscules, se jeta à la nage pour assaillir notre navire, qui en fut bientôt tout noir. Ils avaient tout au plus deux pieds de haut et leur corps était recouvert de longs poils roux, ce qui les rendait effrayants. Ils eurent vite fait de déplier les voiles et de couper le câble de l'ancre, après quoi, ils nous firent atterrir dans leur île.

Nous ne doutions nullement de notre mort certaine et c'est sans espoir que nous avançons à l'intérieur de l'île, où nous découvrîmes un gigantesque palais. La curiosité nous vint d'y pénétrer. Quel spectacle s'offrit à nos yeux! D'un côté du vestibule des ossements humains s'amoncelaient et, de l'autre, une quantité considérable de broches à rôtir. Nous n'étions pas remis de notre effroi qu'une porte s'ouvrait,

livrant passage à un géant, si horrible, si effroyable que sa seule vue nous fit défaillir.

Ce monstre avait une figure noire, avec un œil unique au milieu du front, un seul œil rouge comme un tison. Ses dents, lon-



Une multitude invraisemblable d'êtres minuscules se jeta à la nage.



Il prit dans sa main le capitaine, et l'embrocha.

gues et aiguës; sortaient de sa bouche fendue comme celle d'un cheval; la lèvre inférieure tombait jusque sur la poitrine et ses ongles étaient crochus comme les serres d'un oiseau de proie.

Il nous contempla longuement puis, me saisissant le premier, par la nuque, il m'examina avec une moue affreuse, me trouvant trop maigre, sans doute, pour sa pitance. Tous mes compagnons subirent le même examen; et le géant fixa son choix sur le capitaine, à cause de son embonpoint. Il le prit dans sa main, sans effort, l'embrocha, alluma un grand feu sur lequel il le fit rôtir, puis le mangea. Ceci fait, il se coucha et ronfla bientôt si fort que nous crûmes un moment entendre le tonnerre.

Nous passâmes la journée du lendemain à errer dans l'île, où nous trouvâmes des fruits et des plantes pour satisfaire notre faim et notre soif; mais, le soir, nous fûmes obligés de revenir au palais du géant,

car nous n'avions rencontré aucun autre abri. Et le monstre ne manqua pas de sacrifier un des nôtres pour assouvir son insatiable appétit. Nous étions tous destinés à avoir le même sort ; ce n'est pas sans écœurement que nous envisagions cette désagréable hypothèse ; et plusieurs de mes compagnons résolurent d'en finir tout de suite avec la vie plutôt que d'attendre une semblable mort...

Cependant, un autre émit une opinion contraire :

— Ne serait-il pas plus raisonnable, dit-il, que nous tentions de nous débarrasser de cet abominable géant ?

Son opinion prévalut, surtout quand, à mon tour, j'eus exposé certaines idées en vue de réaliser ce projet.

Je proposai de construire plusieurs radeaux et de les laisser au bord de la mer jusqu'à ce que le moment soit venu de nous en servir utilement.

— Evidemment, ajoutai-je, ce seront de bien fragiles bâtiments, où notre vie sera bien en péril ; mais n'estimez-vous pas, avec moi, qu'il est préférable d'être englouti dans les flots de l'océan plutôt que d'être la proie de l'horrible géant qui règne en ce pays ?

Avant la fin de ce jour, les radeaux étaient construits et nous revînmes au palais, où nous dûmes assister au trépas d'un troisième compagnon. Mais dès que le géant se fut endormi, chacun des survivants fit rougir la pointe d'une broche et, d'un seul mouvement, nous les enfonçâmes dans son œil unique. La douleur l'éveilla en sursaut et il se mit à pousser des hurlements formidables, en étendant les mains pour nous saisir et se venger ; mais nous réussîmes à lui échapper.

Nous passâmes la nuit auprès de nos radeaux, prêts à nous y réfugier, à la moindre alarme.

Nous espérions, aussi, que le géant mourrait de sa blessure et que, délivré de son odieuse et dangereuse présence, nous deviendrions maîtres de l'île. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Au lever du soleil, notre cruel ennemi nous apparut, conduit par deux géants de son espèce et suivi de nombreux autres du même genre.

Nous fûmes bientôt sur nos radeaux pour fuir le plus vite possible cette armée menaçante. Hélas ! les géants ne perdirent pas de temps, eux non plus : ils ramassèrent de grosses pierres et les lancèrent dans



Nous fîmes rougir la pointe d'une broche et l'enfonçâmes dans son œil unique...

notre direction, avec une adresse telle que tous les radeaux sombrèrent, sauf celui qui nous portait, moi et deux de mes compagnons.

Nous réussîmes à gagner la pleine mer et la chance, qui continuait à nous favoriser, nous fit échouer contre une île absolument déserte mais où nous trouvâmes des fruits excellents, dont nous pûmes rassasier notre appétit. Tout alla bien jusqu'au matin.

Un bruit insolite nous tira du sommeil et, comme nous en cherchions la cause, un immense serpent nous apparut, si long qu'il aurait bien atteint la hauteur d'un palmier. Avant que nous ayons pu fuir le reptile, il happait un de mes camarades dans sa gueule immense et l'engloutissait en un rien de temps. Epouvantés, terrifiés, nous nous éloignâmes en toute hâte.

La nuit suivante, pour nous mettre à l'abri de l'hôte dangereux de l'île, nous crûmes bien faire en nous perchent au haut d'un arbre très élevé. Mais cette précaution n'intimida nullement le serpent, qui s'enroula autour du tronc et fit subir à mon deuxième compagnon le même sort qu'au premier.

Mon désespoir fut immense et je faillis me précipiter dans la mer, pour échapper au péril qui me guettait. Cependant, je repris courage et j'employai ma journée à faire des fagots de ronces et d'épines sèches, dont je fis un grand cercle autour de l'arbre qui me servait d'abri. A la tombée de la nuit, je m'y enfermai complètement et grâce à ce rempart, j'échappai à la voracité du serpent dont toutes les attaques furent vaines.

Enfin, le soleil reparut et je pus sortir de ma forteresse; mais la perspective de continuer cette lutte contre un animal aussi puissant



Le serpent s'enroula autour du tronc.

n'avait rien d'engageant; et c'est pourquoi je résolus d'aller me précipiter dans la mer, pour en finir avec tous ces tourments.

Dieu ne voulut pas qu'il en fut ainsi : comme j'approchais du rivage, mes yeux distinguèrent un navire dans le lointain. Je me mis à crier de toutes mes forces, en agitant la toile de mon turban en mouvements désespérés. Mes signaux furent aperçus de l'équipage; et le bateau vint m'arracher à une mort certaine.

Coïncidence étrange : le capitaine était celui-là même qui, lors de mon second voyage, m'avait abandonné dans l'île où je m'étais endormi. L'étonnement fut grand, de part et d'autre, quand nous nous reconnûmes. Le capitaine ne savait comment s'excuser de la faute qu'il avait commise — involontairement — à mon égard. Et il s'empessa de me remettre les ballots de marchandises m'appartenant, qui étaient restés à bord. J'en fis le commerce et, après avoir encore longuement voyagé, je revins à Bagdad avec d'innombrables richesses.





Quatrième
Voyage
de

Sindbad-le-Marin

LE jour suivant Sindbad ayant de nouveau réuni autour de lui son auditoire habituel, raconta les péripéties de son quatrième voyage.

Aucun des plaisirs qu'on trouve dans les villes, commença Sindbad, ne pouvait me faire oublier le charme et l'imprévu des voyages. Je me rembarquai donc avec des marchands.

Dès le début de l'expédition, notre vaisseau fut empoigné par la tempête et sombra contre des récifs. J'eus le bonheur d'être parmi les rares privilégiés qui échappèrent à la mort; quant au chargement du navire, il fut complètement englouti dans le naufrage; de telle sorte que nous nous trouvions dans la pire détresse.

En nous éloignant du rivage de l'île où nous réussîmes à nous réfugier, des habitations nous apparurent et nous en vîmes sortir des hommes noirs. Ils s'emparèrent de nous et firent un partage entre eux. Je fus conduit dans la même maison que cinq de mes compagnons d'infortune. On nous invita à manger d'un certain herbage dont mes camarades se régalerent: pour moi, je n'y touchai pas, car j'observais que nos hôtes se gardaient bien de goûter à ce mets. On nous servit ensuite du riz accommodé avec de l'huile de coco; mes compagnons, en mangèrent abondamment tandis que je n'en pris qu'à peine.

Je n'eus qu'à me féliciter de ces précautions: l'herbe que les noirs nous avaient servie était destinée à égarer notre esprit et le riz à nous engraisser. En effet, les habitants de cette île étaient anthropophages et avaient l'intention de nous manger quand nous serions à point.

Tel fut le sort de mes cinq camarades; mais quand les nègres voulurent s'attaquer à moi ils s'aperçurent que j'étais trop



La santé de ma femme ne cessa de me donner des inquiétudes...

maigre, car la peur du trépas m'avait rendu malade. Je fus donc épargné, et comme on se désintéressait de mes faits et gestes, je pris la fuite.

Je marchai pendant sept jours consécutifs, n'absorbant, pour toute nourriture, que des noix de coco. Enfin, le huitième, comme j'arrivais à proximité de la mer, je vis, dans un champ, des hommes de ma race en train de cueillir du poivre. Ils vinrent au devant de moi et m'interrogèrent avec curiosité. Je ne fis aucune difficulté pour leur raconter par quelle suite d'aventures je me trouvais en ce lieu. Ils me témoignèrent une grande sympathie et, la récolte terminée, m'emmenèrent, sur le bateau qui les avait apportés, dans l'île qu'ils habitaient. Je fus présenté au roi, qui me promit aide et protection. Je lui plus, sans doute, car je ne tardai pas à être bien en cour auprès de lui à tel point que tous me traitaient comme une sorte de favori et me comblaient de prévenances. En un mot, j'avais trouvé là un séjour des plus agréables, d'autant plus que l'île était bien peuplée, fertile et commerçante.

Mais le roi ne s'imagina-t-il pas de me dire, un jour à l'improviste :

— Sindbad, j'ai pour toi la plus grande estime et je sais que mes sujets partagent mon sentiment... Aussi, j'ai l'intention de te marier, pour que tu ne penses plus à rejoindre ta patrie...

Bien que cette proposition ne fut aucunement de mon goût, je dus l'accepter pour ne pas mécontenter mon bienfaiteur. Il me fit donc épouser une dame de sa cour, choisie parmi les plus belles.

J'étais marié depuis quelque temps, lorsqu'un de nos voisins perdit sa femme. J'allai le trouver chez lui, pour lui présenter mes condoléances et l'abordai en ces termes :

— Que Dieu vous prête longue vie !

— Hélas ! répliqua-t-il d'un air morne. Votre souhait est bien inutile, puisque je n'ai plus qu'une heure à passer sur cette terre !

Je m'imaginai qu'en parlant ainsi, il se laissait emporter par son désespoir et je le consolai de mon mieux. Il s'aperçut alors que nous ne nous comprenions pas et prononça cette phrase, qui fut pour moi, une atroce révélation :

— On m'enterre aujourd'hui avec ma femme... Ainsi le veut une coutume que nos ancêtres nous ont léguée et qui a toujours été fidèlement observée dans cette île.

Je n'eus pas le temps de lui exprimer la surprise que me causait un usage aussi barbare subsistant chez un peuple civilisé car la famille et les invités se présentèrent pour la funèbre cérémonie. La morte fut vêtue de ses plus beaux habits et parée de tous ses bijoux, après quoi elle fut placée dans une bière découverte. Le mari conduisit le deuil jusqu'au haut de la montagne où le convoi s'arrêta. Le cadavre fut descendu dans un puits profond après qu'on eut soulevé la pierre qui

en obstruait l'orifice. Puis, le mari fit ses adieux à toute l'assistance et, résigné se coucha dans une bière à côté d'un pot d'eau et de sept petits pains. Il fût à son tour descendu dans le puits, dont l'ouverture fut refermée avec la pierre... Ce spectacle m'avait écœuré à tel point que je ne pus cacher mon sentiment au roi.

— Sire, lui dis-je, cette coutume qui oblige à enterrer vivants et morts est indigne d'un Etat comme le vôtre, et je m'étonne qu'elle ait survécu si longtemps. Vous savez que je suis déjà allé en maintes contrées, que j'ai vécu chez maints peuples, et bien, je n'y ai jamais rencontré aucun usage qui égale celui-ci en cruauté !

— Je n'y puis rien, Sindbad, répondit le roi. C'est une loi commune pour tous ; personne n'en est exempt, et j'y suis moi-même soumis comme le plus humble de mes sujets !

— En ce cas, Sire, permettez-moi une question encore : les étrangers ne sont sans doute pas obligés d'obéir à cette règle...

— Evidemment... à la condition, toutefois, ajouta-t-il, qu'ils ne se soient pas mariés dans cette île !

A partir de ce moment, la santé de ma femme ne cessa de me donner des inquiétudes. La moindre indisposition était pour moi sujet de grande terreur. Et le malheur voulut qu'elle fût emportée par une courte maladie, malgré les soins incessants dont je l'entourais.

Je n'avais donc échappé aux anthropophages que pour être enterré vivant ! Cependant je dus m'y soumettre. Je pris donc place derrière la bière qui contenait le corps de ma défunte épouse. Le roi, sa cour et le plus beau monde de la ville suivaient mon convoi. Je ne montrai point la même résignation que mon voisin et tentai d'attendrir l'assistance :

— Je suis étranger, dis-je, par conséquent je ne devrais pas être soumis à vos lois. Ayez pitié de moi.

Mon discours ne persuada personne et je fus descendu dans le puits, malgré les cris épouvantables que je ne cessais de proférer.

Je me trouvai alors dans une vaste grotte d'où se dégageait une odeur pestilentielle de cadavres en décomposition, je crus percevoir aussi des soupirs de mourants. Horrifié je sortis de la bière et m'éloignai de tous ces morts, en proie au plus profond chagrin, souhaitant d'avoir péri au cours de mes naufrages plutôt que dans cet effrayant souterrain.



Jefus descendu dans le puits...

— Ah! pensai-je, pourquoi ne suis-je pas resté à Bagdad où m'attendait une vie si belle et si douce au sein de ma famille.

L'instinct de la conservation fut une fois encore plus fort que mon désespoir. Je cherchai à prolonger ma vie autant que cela m'était possible et je subsistai quelques jours avec le pain et l'eau qu'on avait placés dans ma bière. Ces vivres étant épuisés je recommençai à envisager la mort, quand j'entendis lever la pierre. Un mort fut descendu, c'était un homme; ce fut ensuite le tour de sa femme vivante, elle, naturellement. Je n'eus pas une seconde d'hésitation; je m'emparai d'un gros os et la bière n'eut pas plus tôt effleuré le sol de la grotte que j'assénai un formidable coup sur la tête de la malheureuse. Je l'assommaï pour pouvoir m'emparer du pain et de l'eau descendus avec elle; et cela me permit de vivre encore quelques jours.

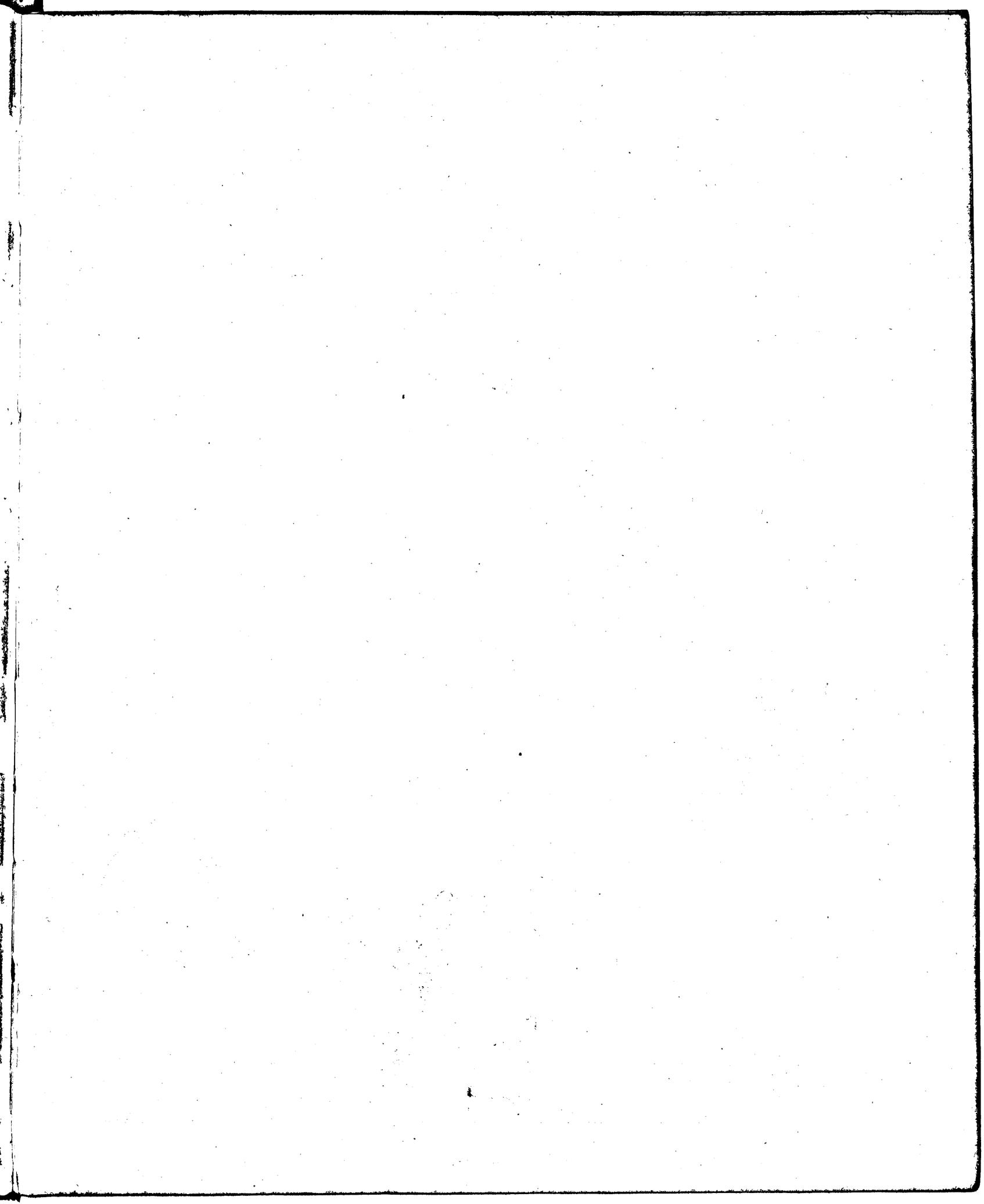
Les événements me servirent à souhait. A partir de ce moment les morts se succédèrent, dans la ville, avec assez de fréquence pour que je ne mourusse pas de faim, grâce à mon cruel stratagème.

Or, un jour, comme je venais de faire une nouvelle victime, je perçus un bruit de pas dans la grotte, et j'entendis souffler. Intrigué, je voulus me rendre compte de la cause de ce bruit insolite et j'aperçus une ombre qui fuyait devant moi. Je la suivis un bon moment et qu'elle ne fut pas ma surprise en découvrant, tout à coup, une faible lueur qui filtrait dans le souterrain. Je pressai le pas, le cœur battant d'un subit espoir, et mon émotion fut indescriptible lorsque je m'aperçus que cette soudaine clarté provenait d'une fente pratiquée dans le rocher. Je m'y hissai en tremblant et je ressentis une joie immense: j'étais sur le bord de la mer. Une fois de plus, Dieu m'avait sauvé du péril. L'ombre que j'avais suivie, je me l'expliquais maintenant, était celle de quelque animal venu de la mer pour dévorer les cadavres humains entassés dans la grotte.

J'y retournai pour chercher ma provision de pain et j'en profitai pour ramasser, à tâtons, dans l'obscurité, les diamants, les rubis, les perles, les bijoux, et toutes les riches étoffes que je trouvai sur les morts. Je portai tout mon butin au bord de la mer, et j'attendis patiemment qu'un bateau vint à passer.

L'occasion se présenta bientôt. J'alléguai un naufrage, que le capitaine et son équipage ne mirent nullement en doute; et c'est ainsi que je revins à Bagdad, chargé de richesses considérables.

Les auditeurs de Sindbad le marin étaient de plus en plus émerveillés par le récit de ses aventures et lui témoignèrent son admiration. Quand à Chérif il reçut un nouveau présent de cent sequins et fut convié à venir, le lendemain, à la même heure avec les autres invités pour écouter le cinquième voyage.





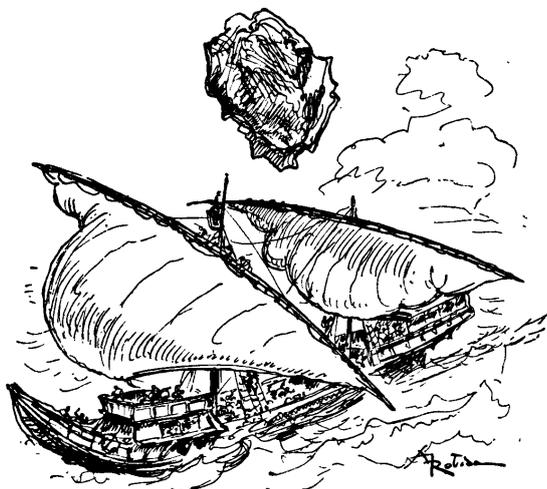
Cinquième Voyage de Sindbad-le-Marin.

Cette fois, dit Sindbad, je fis construire et équiper un navire à mes frais pour repartir dans les aventures. Néanmoins, je reçus à bord plusieurs négociants avec leurs ballots.

Nous abordâmes en premier lieu dans une île déserte et la première chose que nous y trouvâmes fut un de ces œufs d'une grosseur fabuleuse qui m'avait tant intrigué, lors de mon second voyage, vous vous en souvenez. Je conseillai à mes compagnons de route de ne pas y toucher, mais ils ne tinrent pas compte de mon avertissement. Ils cassèrent l'œuf et en tirèrent l'énorme oiseau par morceaux pour le faire rôtir et le manger.

A peine avaient-ils terminé leur repas que le ciel sembla s'obscurcir de deux nuages énormes... C'étaient le père et la mère de l'oiseau que mes compagnons avaient arraché de l'œuf. Ces immenses et redoutables volatiles poussèrent des cris déchirants en s'apercevant du méfait. Craignant leur vengeance, nous nous éloignâmes du rivage à toute vitesse; mais, bientôt, les deux oiseaux fonçaient dans notre direction, tenant chacun entre leurs griffes un énorme bloc de rocher. Quand ils furent au-dessus de notre bateau, l'un d'eux laissa tomber sa charge, un coup de timon adroitement donné fit que le bloc alla s'engloutir dans la mer avec un immense fracas d'eau. Malheureusement, il fut impossible de parer la chute du deuxième bloc, qui tomba juste au milieu du bâtiment et le réduisit en pièces. Matelots et passagers furent en partie écrasés, d'autres se noyèrent; pour ma part, je pus me raccrocher à une épave et j'échappai une fois de plus au naufrage.

J'abordai dans une île dont le séjour me parut délicieux, couverte qu'elle était d'arbres fruitiers et de ruisseaux d'eau claire. La solitude seule m'effrayait et je passai la nuit dans d'atroces cauchemars suscités par la peur. Dès l'aube, j'étais debout et me mettais en marche vers l'intérieur de l'île. Je rencontrai bientôt un vieillard très cassé, très voûté, assis au bord d'un ruisseau. Je ne le reconnus pas pour un naufragé de notre



Quand ils furent au-dessus de notre bateau, l'un d'eux laissa tomber sa charge...

navire, malgré cela, je l'abordai. Il laissa sans réponse les questions que je lui posai et me fit comprendre, par signes, de le charger sur mes épaules pour aller cueillir des fruits de l'autre côté du ruisseau.

Je m'empressai de lui rendre le service qu'il me demandait et, quand je l'eus traversé je me baissai en le priant de descendre. Il n'en fit rien, bien au contraire, se pencha sur mes épaules en serrant ses jambes autour de mon cou, avec une force telle que je crus qu'il allait m'étrangler.

Au comble de l'effroi, je tombai à terre et m'évanouis. L'horrible vieillard ne me lâcha pas pour cela, il desserra seulement un peu son étreinte afin que je puisse reprendre connaissance. Dès que je fus revenu à moi, il m'appuya un de ses pieds sur l'estomac et, de l'autre me donna des coups dans le côté, pour m'obliger à me relever. Je dus obéir et me mettre en route avec ce fardeau sur mes épaules. De temps en temps, il m'ordonnait de m'arrêter sous quelque arbre dont il mangeait le fruit.

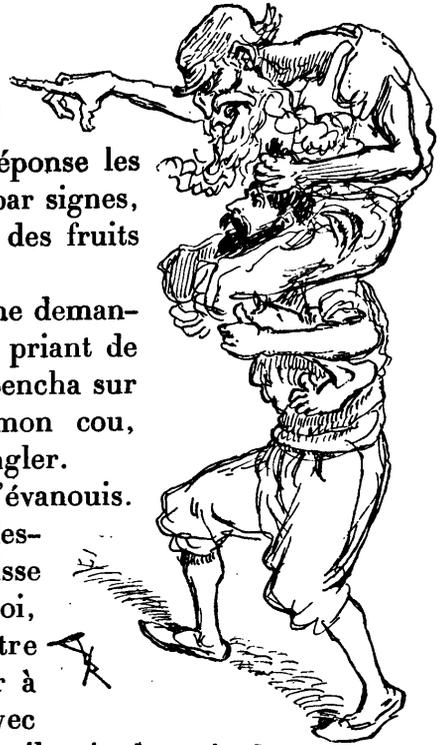
La nuit ne me délivra pas de cette épouvantable étreinte. Le vieillard s'étendit à terre avec moi, les jambes toujours liées à mon cou; il m'éveilla le matin, me força à me lever et commença à m'éperonner de ses pieds pour me faire marcher. J'étais ainsi chargé depuis plusieurs jours de ce fardeau dont il m'était impossible de me défaire, quand je trouvai des Calebasses sèches, sous un arbre dont elles étaient tombées. Je choisis la plus grosse, je la nettoyai, puis j'y pressai le jus d'une certaine quantité de raisin, l'île étant très riche en vignes. Quelques jours après, je pus me régaler d'un vin excellent, qui me donna des forces et me fit oublier momentanément la tristesse de ma situation.

Le vieillard ne fut pas sans remarquer l'effet que m'avait produit cette boisson et il me fit comprendre qu'il désirait en boire. Je lui passai la Calebasse, et il la vida d'un trait, tellement le goût du vin lui parut agréable.

Il ignorait les effets de cette dernière liqueur; il en avait trop bu et, à son agitation anormale, je compris qu'il était ivre. Peu à peu, ses jambes se desserraient autour de mon cou; bientôt elles ne m'étreignirent pour ainsi dire plus. D'une secousse je le jetai à terre, où il tomba inanimé.

Sans perdre une seconde, je m'emparai d'une grosse pierre et lui écrasai la tête.

Puis, tout à la joie d'être débarrassé de cet étrange fardeau, je regagnai la côte et j'eus la chance d'y rencontrer un navire mouillé là



pour faire de l'eau. Mon aventure causa un grand étonnement aux gens de l'équipage, qui m'en donnèrent l'explication.

— Vous avez eu à faire au vieillard de la mer ; il était redouté des navigateurs car il étranglait tous ceux qui abordaient dans son île ; et vous êtes certainement le premier qui lui ait échappé.

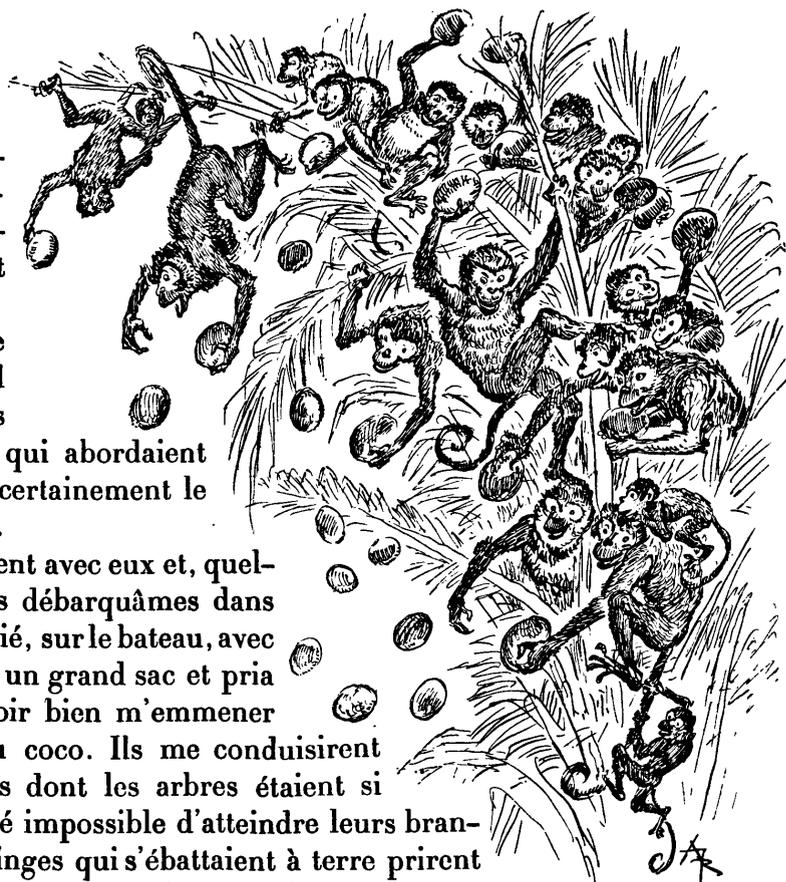
Ceci dit, ils m'emmenèrent avec eux et, quelques jours plus tard, nous débarquâmes dans une grande ville. Je m'étais lié, sur le bateau, avec un négociant qui me donna un grand sac et pria des gens de la ville de vouloir bien m'emmener avec eux pour ramasser du coco. Ils me conduisirent dans une forêt de cocotiers dont les arbres étaient si hauts et si droits qu'il eut été impossible d'atteindre leurs branches. A notre arrivée, les singes qui s'ébattaient à terre prirent la fuite et grimperent jusqu'au haut des cocotiers avec une étonnante agilité.

Aussitôt, les marchands que j'accompagnais prirent des pierres et les lancèrent aux singes, qui répondirent à coups de noix de coco, avec une colère grandissante.

Nous remplîmes nos sacs, en continuant à exciter les singes, de temps à autre ; puis nous rentrâmes à la ville, où le négociant qui m'avait envoyé à la forêt me paya la valeur du sac de cocos que j'avais rapporté... Et il me conseilla d'en faire chaque jour autant, afin de me constituer un petit pécule qui me permit de retourner dans ma patrie.

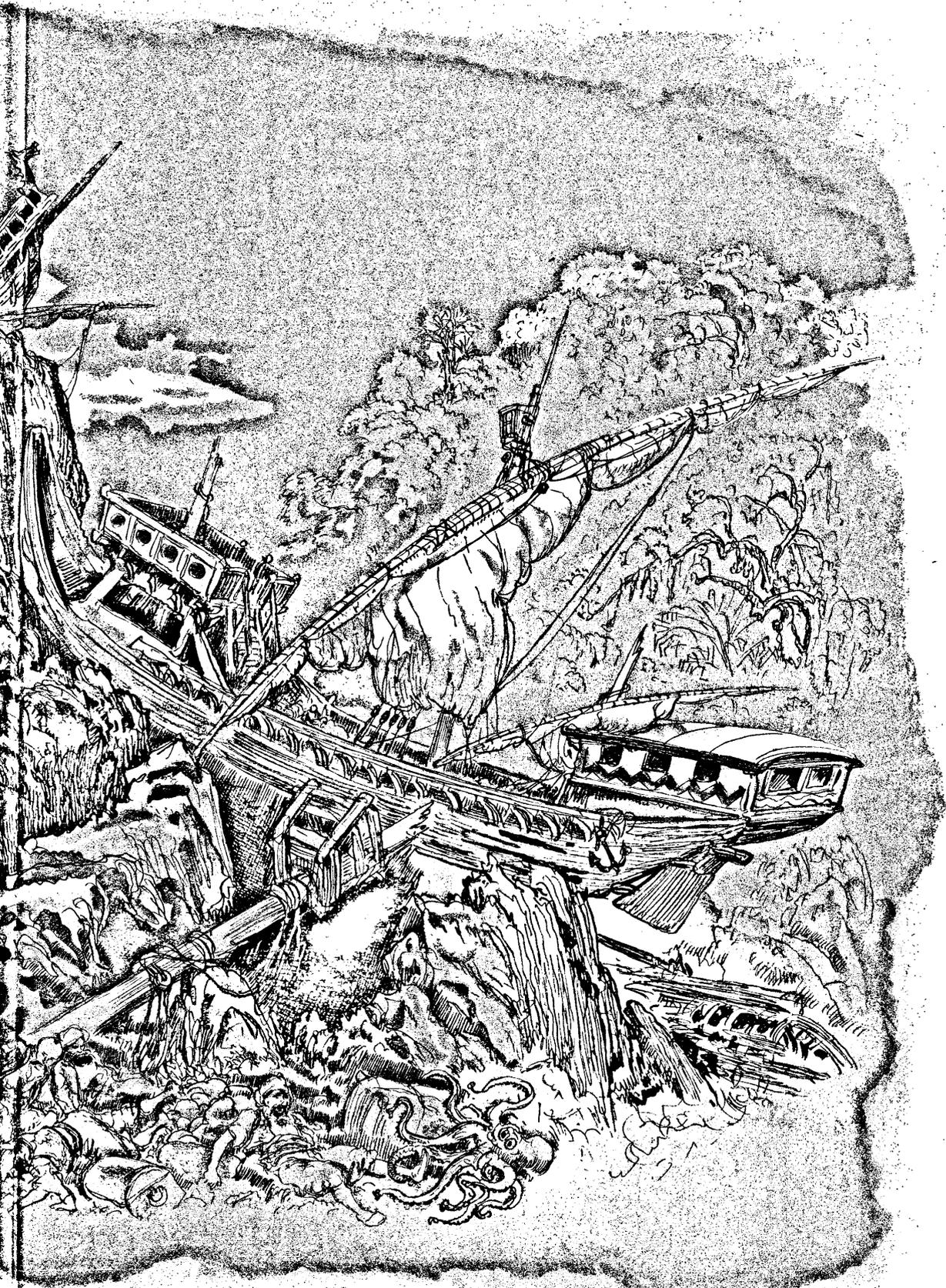
Je l'écoutai et je m'en trouvai bien : au bout de quelque temps j'avais récolté une grande quantité de cocos, ce qui représentait une somme considérable, grâce à laquelle je pus reprendre la mer. Le bateau fit escale dans une île où je m'approvisionnai de bois d'aloès, puis je me rendis à la pêche des perles. J'engageai à mon compte plusieurs plongeurs qui me rapportèrent du fond de l'océan des perles inestimables par leur grosseur et leur perfection, de telle sorte que je rentrai dans ma ville natale avec de grandes richesses, dont j'abandonnai une partie pour les pauvres.

Sindbad ayant ainsi parlé s'arrêta. Chérif reçut cent sequins comme les jours précédents ; et toute la société prit congé du marin jusqu'au jour suivant.





Je ne tardai pas à me trouver seul après avoir enterré successive



...ivement tous mes compagnons (*Sixième Voyage de Sindbad*).

Sixième Voyage de Sindbad-le-Marin.

Il vous paraîtra sans doute surprenant, reprit Sindbad, le lendemain, qu'après cinq voyages aussi périlleux que ceux dont je vous fis le récit, je fus encore d'humeur à entreprendre une expédition. C'est pourtant ce qu'il advint, quand j'eus pris quelque repos.

Je traversai la Perse et les Indes pour aller m'embarquer sur un bâtiment dont le capitaine voulait entreprendre un long voyage; il fut, en tout cas, très malheureux, car le navire perdit sa route; et, un jour, le capitaine quitta son poste, en proie au plus violent désespoir, se frappant la tête, pour nous annoncer cette nouvelle peu encourageante :

— Nous sommes perdus! Le navire vient de s'engager dans un courant très dangereux et très rapide, qui l'emporte sans qu'on puisse y remédier... Nous n'en avons plus pour longtemps à vivre, à moins que Dieu ne nous secoure... Lui seul maintenant peut nous sauver!

A peine achevait-il de prononcer ces mots que le bateau était projeté contre une montagne au sommet inaccessible où il s'éventra. Avant qu'il fut complètement coulé, nous eûmes, toutefois, le temps de débarquer les vivres et les plus précieuses marchandises. Nous explorâmes ensuite le lieu où nous étions : c'était une grande île d'un aspect infiniment désolé, couverte d'épaves de vaisseaux naufragés et d'une quantité considérable d'ossements. Nous en conclûmes que des navigateurs étaient venus échouer sur ce lugubre rivage où s'amoncelaient des richesses immenses et une quantité de marchandises inimaginable.

Mais nous étions indifférents à tout cela, dans la douloureuse perspective d'un trépas inévitable et prochain. Nous avions fait le partage des vivres échappés au naufrage, ce qui nous permit de subsister quelques jours au bout desquels la mort commença à nous décimer. Je ne tardai pas à me trouver seul, après avoir enterré successivement tous mes compagnons. Il me restait si peu de vivres que je creusai ma propre fosse, décidé à m'y précipiter quand je me sentirais à bout de forces.

Cependant, j'eus la curiosité de suivre le cours d'une rivière qui allait se perdre sous la voûte d'une grotte. Et je me tins ce raisonnement :

— Cette rivière, quoique souterraine, doit forcément déboucher quelque part... je vais donc construire un radeau et je me laisserai emporter au gré du courant... Mourir ici ou ailleurs, qu'importe... Je puis toujours douter d'échapper au péril qui a coûté la vie à mes compagnons...

Je me mis immédiatement à la tâche et chargeai sur mon radeau, quand il fut achevé, une ample provision de rubis, d'émeraudes et autres pierres précieuses. Je ramai jusqu'à l'entrée de la voûte, puis je

me laissai aller au fil de l'eau, dans une profonde obscurité, qui ne cessa de plusieurs jours. A la fin, mes vivres étant complètement épuisés, je tombai dans une profonde torpeur. Combien de temps restai-je ainsi? Je l'ignore. Tout ce que je puis dire c'est qu'en ouvrant les yeux, je me vis dans une verte campagne entouré de nègres qui m'examinaient curieusement.

Je leur parlai, mais ils ne parurent pas me comprendre. Au comble de la joie que me causait le salut, je me mis à réciter ces vers arabes :

invoque le Tout-Puissant; il te secourra,
 Et tu n'as pas à t'occuper d'autre chose.
 Clos ta paupière et pendant ton sommeil
 Dieu transformera le mal en bien...

Justement, un de ces hommes noirs comprenait l'arabe; il se dirigea vers moi et, s'exprimant dans ma langue, il m'expliqua que ses camarades et lui habitaient la plaine voisine. Ce jour-là, ils étaient venus au bord de la rivière arroser leurs champs et c'est ainsi qu'ils avaient pu apercevoir le radeau sur lequel j'étais endormi.

Je commençai par manger de plusieurs mets qu'ils m'apportèrent, puis je fis aux nègres le récit de mes

aventures, que l'interprète leur traduisit mot à mot dans leur langue. Ils m'invitèrent à venir trouver leur roi, ce que j'acceptai. Ils envoyèrent immédiatement chercher un cheval et m'escortèrent jusqu'à la ville, portant mon radeau sur leurs épaules.

Je dus faire au roi un nouveau récit de mon aventure et il en demeura si surpris qu'il voulut qu'elle fut écrite en lettres d'or et conservée dans les archives de son royaume. Il admira sans réserve les rubis que contenaient mes ballots et comme je les lui offrais, il me répondit :

— Sindbad, gardez toutes vos richesses... je n'en veux point accepter la moindre parcelle, au contraire, j'entends vous faire moi-même de larges présents.

Je remerciai ce prince libéral en faisant des vœux pour la prospérité de son royaume, et il me fit installer aussi confortablement que possible dans sa ville. J'y séjournai quelques jours, durant lesquels j'employai mon temps à visiter l'île, puis je demandai au roi de vouloir bien m'accorder la permission de retourner dans mon pays. Il y consentit de très bonne grâce, à la condition que je voulusse bien accepter un



Il me chargea de magnifiques présents.

riche souvenir de lui. Quand je fus sur le point de partir, il me chargea en outre d'un magnifique présent et d'une lettre destinés au calife Haroun-el-Rechid, commandeur des croyants. Je lui promis de m'acquitter consciencieusement de la délicate mission dont il voulait bien me charger pour notre souverain seigneur.

La lettre du roi des nègres était écrite en caractères d'azur sur la peau d'un animal excessivement rare et par là même fort précieux. Elle était ainsi conçue :

Le roi des Indes devant qui marchent mille éléphants, qui habite dans un palais dont le toit scintille de l'éclat de cent mille rubis et qui possède dans son trésor vingt mille couronnes enrichies de diamants, au Calife Haroun-El-Rechid.

« Veuillez accepter en frère et en ami le présent que nous vous envoyons, bien qu'il soit de peu d'importance. Nous vous prions de le recevoir comme un témoignage de notre amitié et nous espérons que le même sentiment existe dans votre cœur à notre égard. »

Ces cadeaux comprenaient un vase de rubis, d'un demi-pied de hauteur et d'un doigt d'épaisseur, creusé et travaillé en coupe, laquelle était remplie de magnifiques perles rondes ; une peau de serpent aux écailles de la grandeur d'une pièce de monnaie possédant la vertu de préserver de tous les maux ceux qui s'étendent dessus ; le tout accompagné d'une esclave d'une éblouissante beauté vêtue de riches habits couverts de pierreries.

Dès mon arrivée à Bagdad, je me présentai chez le commandeur des croyants, suivi de la belle esclave et des membres de ma famille, porteurs des présents du roi des Indes. Je fis connaître le motif de ma visite et fus aussitôt introduit auprès du calife. Haroun-el-Rechid prit connaissance de la lettre et me demanda si le roi des Indes était aussi puissant et riche qu'il le prétendait.

— Commandeur des Croyants, répondis-je en m'inclinant respectueusement, ce prince n'a rien exagéré, je puis l'assurer à Votre Majesté. Il règne en son palais une magnificence telle qu'elle force l'admiration. D'autre part, lorsqu'il veut paraître devant son peuple, on lui dresse un trône sur un éléphant et il avance au milieu d'une double file composée de ses ministres et de ses favoris. Sur le même éléphant, et devant lui, un officier tient une lance d'or à la main ; un autre est debout derrière le trône et porte une colonne d'or. Ce prince généreux est en outre précédé d'une garde de mille hommes, vêtus de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphants richement caparaçonnés.

Haroun-el-Rechid parut satisfait de mes explications et me congédia non sans m'avoir fait quelque cadeau.

Sindbad-le-Marin ayant achevé le récit de son sixième voyage remit cent sequins à Chérif et pria son fidèle auditoire de revenir le lendemain pour entendre la fin de ses extraordinaires aventures.



Septième et dernier Voyage de Sindbad-le-Marin.

C'est bien contre mon gré que j'entrepris mon septième et dernier voyage car je m'étais bien promis de jouir tranquillement de ma fortune auprès des miens,

Un officier du calife Haroun-el-Rechid vint un jour m'avertir que Sa Majesté m'appelait au palais. Je m'y rendis et le Commandeur des croyants me dit après que je l'eus salué :

— Sindbad, j'ai un service à vous demander... Je ne puis laisser sans réponse la lettre dont le roi des Indes vous chargea... Je compte sur vous pour porter ma missive et les présents qui doivent l'accompagner !

— Il est de mon devoir d'obéir aveuglément aux ordres de Votre Majesté... Cependant, je me permettrai de lui faire remarquer qu'après avoir tant souffert dans mes précédents voyages, j'ai fait vœu de ne plus quitter Bagdad...

Et je contai mes aventures en détail au puissant calife qui parut leur prêter une oreille attentive...

— Évidemment, reconnut-il quand j'eus achevé mon récit, tout cela ne manque pas d'être extraordinaire. J'espère bien, pourtant, que vous ne refuserez pas, pour ce simple motif, d'accomplir la mission dont je viens de vous entretenir...

Je dus m'incliner devant le désir du calife, qui me fit donner mille sequins pour mes frais de voyage.

Je partis quelques jours plus tard : la traversée fut excellente et j'arrivai sans encombre chez le roi des Indes, à qui je remis la lettre et les présents d'Haroun-el-Rechid. Ces derniers consistaient en un lit complet de drap d'or valant mille sequins, cinquante robes de riche étoffe, cent autres de toile blanche fine, un second lit cramoisi, un vase d'agate dont le fond représentait en bas-relief, un homme tirant de l'arc ; enfin une riche table qui provenait, suivant la légende, du grand Salomon. Quant à la lettre elle était ainsi rédigée.

« Abd-Allah Aroun-el-Rechid, calife et prince des croyants, que Dieu a honoré de la succession de ses glorieux ancêtres, a l'honneur de saluer l'heureux et puissant sultan des Indes.

« Votre lettre nous a causé le plus vif plaisir et nous vous adressons celle-ci pour que vous soyez assuré de notre amitié. »

Le roi fut très heureux de ce message de sympathie aussi quand je pris congé de lui avec sa permission, me fit-il un magnifique cadeau, en me souhaitant un bon retour.

Trois jours après mon départ, le vaisseau qui m'emportait fut attaqué par des corsaires. Ils mirent à mort les malheureux qui voulurent leur résister ; quant aux autres ils furent fait esclaves. J'étais parmi

ceux-là. Ils nous dépouillèrent, puis nous vendirent et c'est ainsi que j'échouai chez un riche marchand. Il me traita convenablement et lorsqu'il fut au courant de mon histoire, me demanda si je savais tirer de l'arc.

— Ma foi, répondis-je... ce fut un des exercices préférés de mon jeune temps... et je ne pense pas l'avoir complètement oublié.

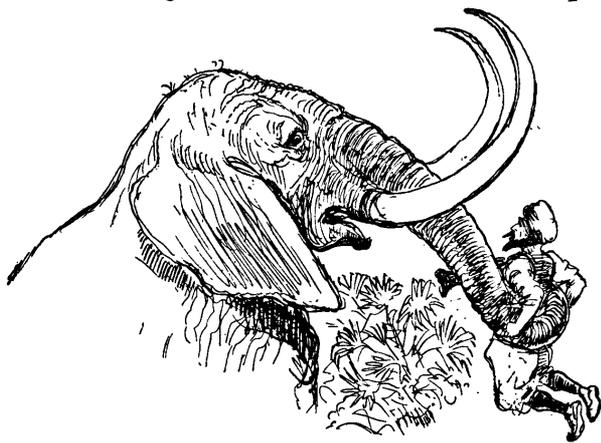
Il me conduisit dans une immense forêt assez éloignée de la ville où il habitait.

Il s'arrêta au plus profond de la forêt, me remit un arc et des flèches et, me désignant un grand arbre :

— Vous allez monter tout au haut, me dit-il, et vous tirerez sur les éléphants qui passeront à proximité, car il y en a beaucoup dans cette forêt. Si vous en frappez un, venez m'avertir aussitôt.

Il me laissa donc en cet endroit, avec des vivres suffisant et je passai toute la nuit à l'affût des gros animaux. Je n'en aperçus que le lendemain au petit jour, et réussis à en tuer un. J'allai immédiatement prévenir mon maître qui me félicita de mon adresse. Il creusa dans la forêt, une fosse où nous enterrâmes l'éléphant, mon patron se proposant de s'emparer des défenses d'ivoire, dont il faisait le commerce, quand la mort aurait fait son œuvre de destruction.

Deux mois durant, je me livrai à cette chasse fructueuse puisque j'abattais chaque jour un animal. Un matin comme je m'apprêtais à tirer sur la troupe, j'eus la surprise de voir un grand nombre d'éléphants entourer l'arbre sur lequel j'étais juché, et tous se mirent à me regarder en lançant leur trompes en avant. Je fut tellement effrayé



L'animal me prit avec sa trompe.

que je laissai échapper mon arc et mes flèches. Aussitôt un des plus gros éléphants lia sa trompe autour du tronc et, tirant un bon coup, il le déracina. Je suivis l'arbre dans sa chute, mais je n'eus pas le temps de toucher terre : l'animal m'enleva au bout de sa trompe et me fit asseoir sur son dos, puis il prit la direction de la troupe et me transporta ainsi à une certaine distance ; là, il me déposa à terre et disparut avec ses compagnons.

Mon premier moment de stupeur passé, je me levai pour examiner le lieu où je me trouvais. C'était une colline couverte d'ossements et de défenses d'éléphants. Je compris alors pourquoi ces animaux m'avaient amené en cet endroit et je ne pus m'empêcher d'admirer leur instinct. Sans aucun doute je me trouvais au milieu de leur cime-

tière et ils m'y avaient conduit afin que je découvrisse la grande quantité d'ivoire qui y gisait inutilisée. Connaissant cette source jusqu'alors insoupçonnée je n'aurais plus besoin de faire de victimes.

Je m'orientai vers la ville et, après avoir longtemps marché, j'arrivai chez mon patron.

— Ah! pauvre Sindbad, s'écria celui-ci en me voyant. Je ne croyais plus te revoir jamais! Que t'est-il donc survenu?

Je le lui racontai et le menai à la colline, dont nous rapportâmes une grande charge de défenses. Mon maître était dans une telle joie, à notre retour, qu'il s'écria :

— Désormais tu es libre... Je ne veux plus te traiter en esclave, car ta découverte fera ma fortune... et la tienne en même temps, car j'entends partager avec toi!

— Je vous suis reconnaissant de vouloir bien m'accorder la liberté... et je ne vous demande pas d'autre récompense que la permission de retourner dans mon pays...

— Entendu, dit-il. Justement des navires viendront prochainement charger l'ivoire, tu n'auras plus qu'à t'y embarquer...

En attendant, nous continuâmes à faire une ample provision de l'ivoire que la colline nous fournissait en abondance. Et quand les navires arrivèrent mon ancien maître voulut choisir lui-même celui qui devait m'emmener. Il le chargea, pour mon compte, d'une grande quantité d'ivoire, de provisions de toutes sortes; et je ne sus comment le remercier de tous ses bienfaits.

Mon retour à Bagdad fut heureux. Je rapportais de mon voyage une grosse somme d'argent tirée de l'ivoire que j'avais vendu en route. J'allai trouver le calife et lui contai les péripéties de mon voyage. Il décida que mes aventures seraient écrites en lettres d'or, par un de ses secrétaires, pour être conservées dans son trésor. Il me fit ensuite de fort beaux présents et je rentrai définitivement dans ma famille, bien résolu cette fois à ne plus la quitter.

Sindbad fit une légère pause et, se tournant vers Chérif:

— Eh bien, mon ami. qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous pas que j'ai assez souffert pour jouir maintenant de la fortune et du bonheur?

Le portefaix lui prit la main, la baisa et prononça avec une profonde admiration :



C'était une colline couverte d'ossements et de défenses d'éléphants.

— Seigneur, vous êtes digne de tous les biens que vous possédez, car les périls que vous avez courus sont effroyables, et mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Je souhaite donc que vous viviez heureux pendant de longs jours!

Le généreux Sindbad remit encore cent sequins à Chérif. Le pauvre portefaix grâce aux incessantes générosités de l'illustre marin, n'eut plus besoin de reprendre son ingrate besogne et vécut dans l'aisance, ainsi que sa famille.





